

CONTINUATION
DES AMOURS DE P. DE
RONSARD VANDOMOIS.

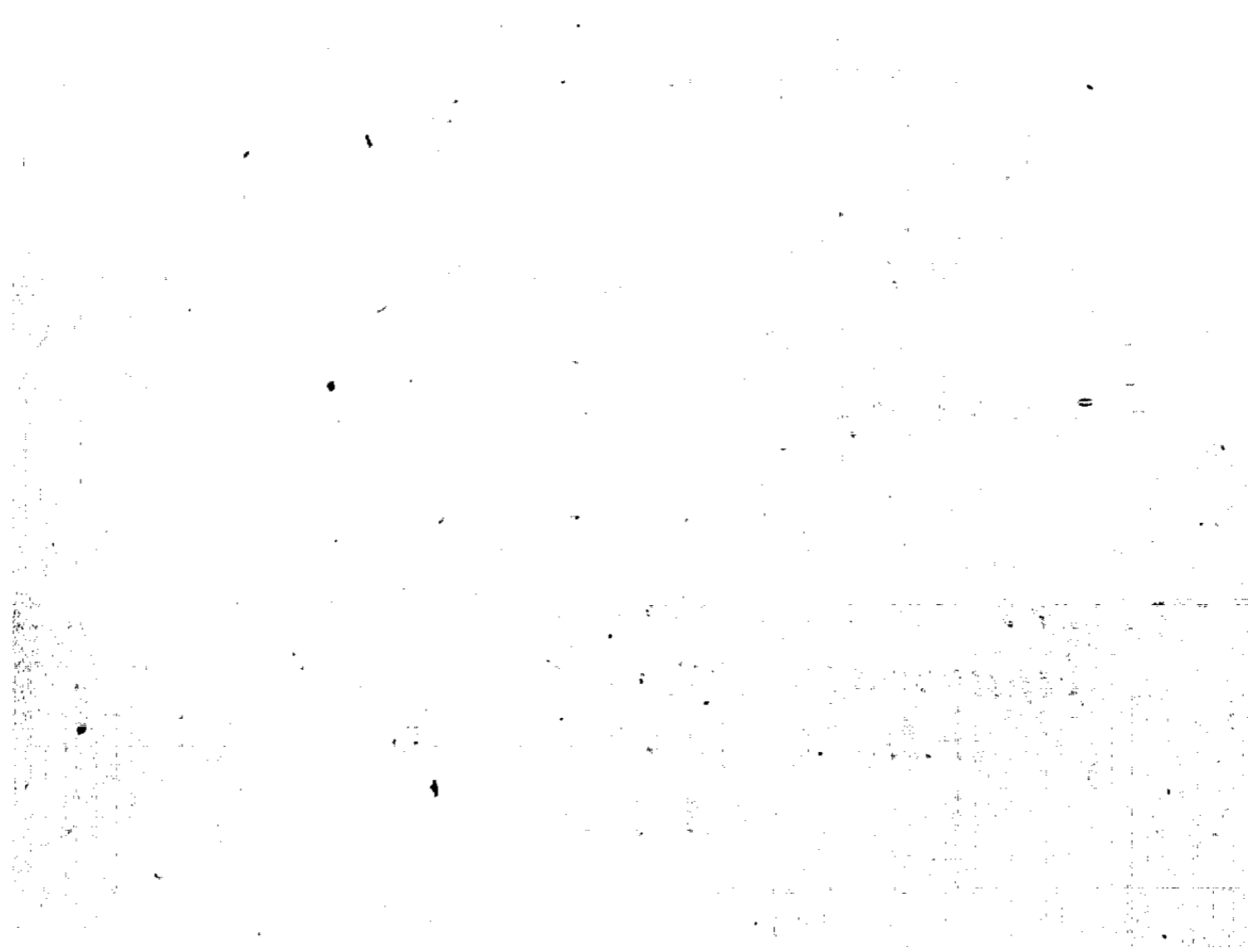


ACQUISITION
N^o 50559



A PARIS,
*Pour Vincent Certenas libraire, tenant sa
boutique au Palais, en la galerie par
ou lon va à la Chancellerie.*

1 5 5 5.



3

CONTINUATION
des amours de P. de Ronfard
Vandomois.

Sonnets en vers heroiques.



*H*iard, chacun disoit à mon com-
mencement

*Que i'estoi trop obscur au simple
populaire :*

*Auiourd'hui, chacun dit que ie
suis au contraire,*

Et que ie me dements parlant trop bassement.

Toi, qui as enduré presqu'un pareil torment,

Di moi, ie te suppli, di moi que doi-ie faire?

Di moi, si tu le sçais, comme doi-ie complaire

A ce monstre testu, diuers en iugement?

Quand i'escris haultemēt, il ne veut pas me lire,

Quand i'escris bassement, il ne fait qu'en médire:

De quel estroit lien tiëdrai-ie, ou de quels clous

Ce monstrueux Prothé, qui se chäge à tous cous?

Paix, paix, ie t'enten bien: il le faut laisser dire,

Et nous rire de lui, comme il se rit de nous.

Iodelle, l'autre iour, l'enfant de Cytheree

Au combat m'apela, courbat son arc Eurquois

A CONTINVA. DES AMOVSRS

Et lors comme hardi, ie vesti le harnois,
Pour auoir contre luy ma peau mieus assuree.

Il me tira premier vne fleche asserée
Droict au cœur, puis vne autre, & puis tout à la
Il décocha sur moi les traiçts de son carquois: (fois,
Sans qu'il eust d'ũ seul coup ma poictrine enferrée.

Mais quand il vit son arc de fleches desarmé,
Tout dépit s'est lui-mesme en fleche transformé,
Puis se rua dans moi d'une puissance extreme:

Quand ie me vi vaincu, ie me desarmé lors:
Car, las ! que m'eust serui de m'armer par dehors,
Ayant mon ennemi caché dedans moimesme?

Ce pendant que tu vois le superbe riuage
De la riuere Tusque, & le mont Palatin,
Et que l'air des Latins, te fait parler latin,
Changeant a l'étranger ton naturel langage.

Vne fille d'Aniou me detient en seruage,
A laquelle baisant maintenant le tetin,
Et maintenant les yeus endormis au matin,
Ie vy (cõme lon dit) trop plus heureus que sage.

Tu diras a Maigni, lisant ces vers ici,
Et, quoy! Ronsard est donq encores amoureux?
Mon Bellay, ie le suis, & le veus estre aussi,
Et ne veus cõfesser qu'Amour soit malheureus,
Ou si c'est vn malheur, baste, ie delibere

De vivre malheureux en si belle misere.

Peletier mon ami, le tems leger s'enfuit,
 Le change nuit & iour de poil & de ieunesse:
 Mais ie ne change pas l'amour d'une maistresse
 Qui dans mon cueur colée, eternelle me suit.

Toi, qui es des enfance en tout sauoir instruit,
 (Si de nottre amitié l'antique neud te presse)
 Cōme sage & plus vieil, dōne moi quelque adresse,
 Pour euter ce mal qui ma raison détruit.

Aide-moi, Peletier, si par philosophie,
 Ou par le cours des cieus tu as iamais appris
 Vn remede d'amour, di-le moi ie te prie,

Car bien, qu'ores au ciel ton ceur soit eleuë,
 Si as-tu quelquefois d'une dame este pris.
 Et pour dieu! conte-moi comme tu t'es sauuë.

Aurat, apres ta mort, la terre n'est pas digne,
 Pourrir si docte cors, comme est vraiment le tien.
 Les Dieux le changeront en quelque vois: ou bien,
 Si Echon ne s'ust, le changeront en Cigne,

Ou, en ce cors qui vit de rosée diuine,
 Ou, en mouche qui fait le miel hymettien,
 Ou, en l'oiseau qui chante, & le crime ancien

De Terée, au printemps reedit sus vne épine.
 Ou si tu n'es changé tout entier en quelq'un,
 Tu vétiras vn cors, qui te sera commun.

6 CONTINVA. DES AMOURS

Auecques tous ceus-cy , participant ensemble
De tous (car vn pour toi suffisant ne me semble)
Et d'home seras fait vn beau monstre nouveau
De voix, Cigne, cigualle, & de mouche, et d'oyseau

E, n'esse, mon Paquier, é n'esse-pas grand cas!
Bien, que le corps party de tant de membres i'aye,
De muscles, nerfs, tēdrons, de pommōs, & de faye,
De mains, de pieds, de flācs, de iambes, & de bras,
Qu'Amour les laisse en paix, et ne les naüre pas,
Et que luy pour son but, opiniatre, essaye
De faire dans mō cœur touiours touiours la playe,
Sans que iamais il vise ou plus hault ou plus bas!
S'il estoit vn enfant (comme on dit) aueuglé,
Son coup ne seroit point si seur ne si reiglé:
Vrayment il ne l'est pas, car ses traits à tout-heure
Ne se viendroient ficher au cœur en mesme lieu.
Armerai-ie le mien? non, car des traits d'un Dieu
Il me plaist biē mourir, puisqu'il fault que ie meure.

Marie, qui voudroit vostre beau non tourner,
Il trouueroit, Aimer, aimez-moi donq, Marie,
Faites cela vers moi dont vostre nom vous prie,
Vostre amour ne se peut en meilleur lieu donner:
S'il vous plaist pour iamais vn plaisir demener,
Aimez moi, nous prendrons les plaisirs de la vie,
Penduz l'un l'autre au col, & iamais nulle envie

D'aimer en autre lieu, ne nous pourra mener.

Si faut il bien aimer au monde quelque chose,
 Celui qui n'aime point, celui-la se propose
 Vne vie d'un Scyte, & ses iours veut passer
 Sãs gouster la douceur des douceurs la meilleure.
 E, qu'est il rien de doux sans Venus ? las! al'heure
 Que ie n'aimeray point puissai-ie trépasser.

Marie, vous passez en taille, & en visage,
 En grace, en ris, en yeus, en sein, & en teton
 Vostre moiennne seur, d'autant que le bouton
 D'un rosier franc surpasse, vne rose sauvage.

Ie ne dy pas pourtant qu'n rosier de bocage
 Ne soit plaisant à loeil, & qu'il ne sente bon:
 Aussi ie ne dy pas que vostre seur Thoinon
 Ne soit belle, mais quoy? vous l'estes dauantage.

Ie scay bien qu'apres vous, elle à le premier pris
 De ce bourg, en beauté, & qu'on seroit espris
 D'elle facilement, si vous estiez absente:

Mais quãd vous aprochez, lors sa beauté s'ëfuit,
 Ou morne elle deuient, par la vostre presente
 Comme les astres font quand la Lune reluit.

Marie, à tous les coups vous me venez reprẽdre
 Que ie suis trop leger, & me dites tousiours
 Quãd ie vous veus baiser, que i'aille à ma Cassãdre
 Et tousiours m'apellez inconstant en amours.

*Je le veus estre aussi, les hōmes sont biē lourz
Qui n'osent en cēt lieux neue amour entreprēdre,
Cētui-là qui ne veut qu'à vne seule entendre,
N'est pas digne qu'Amour lui face de bons tours.*

*Celui qui n'ose faire vne amitiē nouvelle,
A faute de courage, ou fante de cervelle,
Se defiant de soi, qui ne peut auoir mieus.*

*Les hommes maladis, ou mattés de vieillesse,
Doiuent estre constans : mais sotte est la ieunesse
Qui n'est point eueillée, & qui n'aime en cēt lieux.*

*Marie, vous aués la ioiie aussi vermeille
Qu'une rose de Mai, vous aués les cheueus
De couleur de chastaigne, entrefrisés de neus,
Gentement tortillés tout-au-tour de l'oreille.*

*Quād vous estiés petite, vne mignarde Abeille
Dans vos leüres forma son doux miel sauoureux,
Amour laissa ses traits dans vos yeus rigoureux,
Pithon vous fait la vois à nulle autre pareille.*

*Vous aués les tetins, cōme deux mons-de-lait
Caillé bien blanchement sus du ionc nouuelet
Qu'une ieune pucelle au mois de Iuin façonne:*

*De Iunō sont vos bras, des Graces vostre sein,
Vous aués de l'Aurore & le front, & la main,
Mais vous aués le coeur d'une fiere Lionne.*

Je ne suis seulement amoureux de Marie,

Ianne me tient aussy dans les liens d'Amour,
 Ore l'une me plaist, ore l'autre à son tour:
 Ainsi Tibulle aimoit Nemesis, & Delie.

On me dira tantost que c'est vne folie
 D'en aimer, inconstant, deux ou trois en vn iour,
 Voire, & qu'il faudroit bien vn homme de seiour,
 Pour, gaillard, satisfaire à vne seule amie.

Je respons à cela, que ie suis amoureuus,
 Et non pas iouissant de ce bien doucereus,
 Que tout amant souhaite auoir à sa commande:

Quant à moi, seulement ie leur baise la main,
 Ie deuise, ie ry, ie leur taste le sein,
 Et rien que ces biens là, d'elles ie ne demande.

Amour étant marri, qu'il auoit ses saigettes
 Tiré contre Marie, & ne l'auoit blessée,
 Par depot, dans vn bois sa trouffe auoit laissée
 Tant q̄ plene elle fust d'un bel * essain d'Auettes.

Ia de leurs piquerons, ces captiues mouchettes
 Pour auoir liberté, la trouffe auoient persée:
 Et s'enfuioyent alors qu'Amour la renuersée
 Sur la face à Marie, & sus ses mammelettes.

Soudain, apres qu'il eut son carquois dechargé,
 Tout riant sautela, pensant estre vangé
 De celle, à qui son arc n'auoit sçeu faire outrage,
 Mais il rioit en vain: car ces filles du ciel

* Essain
 est ce que
 les Latins
 apellent
 examen.

En lieu de la piquer, baisans son beau visage,
En amassoyent les fleurs, & en faisoient du miel.

Je veuls me souuenant de ma gentille Amie
Boire ce soir d'autant, & pource, Corydon
Fay remplir mes flacons, & verse à-labandon
Du vin, pour resiouir toute la compagnie.

Soit que m'amie ait nõ, ou Cassandre, ou Marie,
Je m'en vois boire autant que de lettre à son nom,
Et toi, si de ta belle & ieune Madelon
Belleau, l'amour te point, ie te pry ne l'oublie.

Qu'õ m'õbrage le chef de vigne, & de l'hierre,
Les bras, & tout le col, qu'on enfleure la terre
De roses, & de lis, & que dessus le ionc

On me caille du lait rougi de mainte fraise:
Et n'esse pas bien fait? or sus, commençon donq,
Et chassõ loin de nous, tout soing & tout malaise.

Que me seruët mes vers, & les sons de ma lyre?
Quãd nuit et iour ie chãge et de meurs et de peau,
Pour en aimer trop vne, he que l'hõme est biẽ veau
Qui aux dames se fie, & pour elles souõpire!

Ie pleure, ie me deux, ie cry, ie me martire,
Ie fay mile sonnetz, ie me romps le cerueau,
Et si ie suy hai, vn amoureux nouveau
Gaigne tousiours ma place, & ie ne l'ose dire.

Ah? que ma Dame est fine, el me tient a mépris,

Pour ce qu'elle voit bien que d'elle suis espris,
 Et que ie l'aime trop. avant que ie l'aimasse,
 Elle n'aimoit que moi, mais or' que i'ai empris
 De l'aimer, el'me laisse, & s'en court à la chasse
 Pour en reprendre vn autre ainsi qu'elle m'a pris.

Ma plume sinon vous ne scait autre suget,
 Mon pié sinon vers vous ne scait autre voiage,
 Ma langue sinon vous ne scait autre langaige,
 Et mon œil sinon vous ne connoît autre obiet.

Si ie souhaite rien, vous estes mōn souhait,
 Vous estes le doux gaing de mon plaisant dōmage,
 Vous estes le seul but ou vise mon courage,
 Et seulement en vous tout mon rond se parfait.

Ie ne suis point de ceus qui chāgent de fortune,
 Cōme vn tas d'amoureux, aimās au iourd'huy l'une,
 Et le lendemain l'autre, hélas! i'ayme trop mieus
 Cent fois que ie ne dy, & plustost que de faire
 Chose qui peut en rien nostre amytié defaire:
 I'aimerois mieus mourir, tāt i' aime vos beaux yeus.

Vous ne le voulez-pas? & biē, i'en suis cōtant,
 Contre vostre rigueur Dieu me doit patience,
 Deuāt qu'il soit vingt ans i'en auray la vēgence,
 Voiant ternir voz yeus qui me travaillent tant.

On ne voit amoureux au monde si constant
 Qui ne perdist le coeur, perdant sa recompense,

Quant à moi, si ne fust la longue experience,
Que i'ay, de souffrir mal, ie mourrois à l'instant.

Toutesfois quād ie pèse vn peu dans mō courage
Que ie ne suis tout seul des femmes abusé,
Et que de plus rusés en ont receu dommage,
Ie pardonne à moimesme, & m'ay pour excusé:
Car vous qui me trompés, en estes coustumiere,
Et qui pis est, sur toute en beauté la premiere.

Le vintième d Auril couché sur l'herbelette,
Ie vy ce, me sembloit, en dormant vn Cheureuil,
Qui çà, puis là marchoit où le menoit son vueil:
Foulant les belles fleurs de mainte gambelette.

Vne corne & vne autre encore nouuellette
Enfloit son petit front, petit, mais plein d'orgueil,
Comme vn Soleil luisoit par les pretz son bel oeil,
Et vn carquan pendoit sus sa gorge douillette.

Si tost que ie le vy, ie voulu courre après,
Et lui qui m'auisa, print sa course es forés,
Où se moquant de moi, ne me voulut attendre.

Mais en suiuant son trac, ie ne m'auisay pas
D'un piege entre les fleurs, qui me lia mes pas,
Et voulāt prēdre autrui, moimesme me fis prēdre.

Biē que vous surpassiés en grace & en richesse
Celles de ce païs, & de toute autre part:
Vous ne deués pourtant, & fussiés vous princesse,

Iamais vous repentir d'auoir aimé Ronsard.

*C'est lui, Dame, qui peut avecque son bel art,
Vous afranchir des ans, & vous faire Deesse:
Prométre il peut cela, car rien de lui ne part,
Qu'il ne soit immortel, & le ciel le confesse.*

*Vous me respöderés, qu'il est vn peu sourdaut,
Et que c'est deplaisir en amour parler haut:*

Vous dites verité, mais vous celés après,

*Que luy, pour vo' ouir, s'aproche à vôtre oreille,
Et qu'il baise à tous coups vôtre bouche vermeille
Au milieu des propos, d'autant qu'il en est prés.*

*Mais respöns, meschät Loir? me rens-tu ce loier,
Pour auoir tant chanté ta gloire & ta louange?*

As-tu osé, barbare, au milieu de ta fange

Renuersant mon bateau, sous tes eaus m'en noier?

*Si ma plume eut daigné seulement emploier
Six vers, à celebrer quelque autre fleue estrange,
Quiconque soit celui, fuisse le Nil, ou Gange,
Comme toi, n'eust voulu dans ses eaus me noier.*

*D'autant que ie t'aimoi, ie me fiois en toi,
Mais tu m'as bien mötré que l'eau n'a point de foi:
N'es-tu pas bien meschant? pour rendre plus famé*

*Ton cours, à tout iamais du los qui de moi part,
Tu m'as voulu noier, à fin d'estre nommé
En lieu du Loir, le fleue où se noya Ronsard.*

*Amour tu me fis voir, pour trois grã:les merueilles,
Trois seurs, allant au soer se pourmeuer sur l'eau,
Qui croissoient a l'enuy, ainsi qu'au renouueau
Croissent dans vn pommier trois pommettes pareilles.*

*Toutes le trois estoient en beauté n'ompareilles,
Mais la plus ieune auoit le visage plus beau,
Et sembloit vne fleur voisine d'un ruyseau,
Qui remire dans l'eau ses richesses vermeilles.*

*Ores ie souhaitois la plus vieille en mes vœus,
Et ores la moiene, & ores toutes deux,
Mais tousiours la petite estoit en ma pensêe,*

*Et priois le Soleil de n'emmener le iour:
Car ma veüe en trois ans n'eust pas esté lassée
De voir ces trois Soleiz qui m'enflamoiet d'amour.*

*Mon ami puisse aimer vne femme de ville,
Belle, courtoise, honeste, & de doux entretien:
Mon haineux puisse aimer au village vne fille,
Qui soit badine, sote, & qui ne sache rien.*

*Tout ainsi qu'en amour le plus excellent bien
Est d'aimer vne femme, & sauante, & gentille:
Aussi le plus grand mal à ceuls qui aiment bien,
C'est d'aimer vne femme indocte, & mal-habile.*

*Vne gentille Dame entendra de nature
Quel plaisir c'est d'aimer, l'autre n'en aura cure
Se peignant vn honneur dedans son esprit sot,*

Vo' l'aurez beau prescher, et dire qu'elle est belle,
 Sans s'esmouvoir de rien, vous entendra pres d'elle
 Parler vn iour entier, & ne respondra mot.

Je croi que ie mourro' si ce n'estoit la Muse
 Qui deçà & delà fidelle m'accompaigne
 Sās se lasser, par chās, par bois, & par mōtaigne,
 Et de ses beaux presens tous mes soucis abuse:

Si ie suis enuyé, ie n'ay point d'autre ruse
 Pour me desennuyer, que Clic n ma Compaigne,
 Si tost que ie l'apelle, elle ne me dedaigne,
 Et de me venir voir iamais el ne s'excuse:

Des presens des neuf Sœurs soit en toute saison
 Pleine toute ma chambre, & plaine ma maison,
 Car la rouille iamais à leurs beaux dons ne touche.

Le Tin ne fleurit pas aus Abeilles si dous
 Cōme leurs beaux presens me sōt doux à la bouche,
 Desquels les bons esprits ne furent iamais saouls.

Mignonngne, leués-vous, vous estes paresseuse,
 Ia la gaie Alouette au ciel à fredonné,
 Et ia le Rossignol frisquement iargoné,
 Dessus l'espine assis, sa complainte amoureuse.

Debout-donq, allon voir l'herbellette perleuse,
 Et vostre beau Rosier de boutons couronné,
 Et voz oeillers aimés, ausquels aues donné
 Hyer au soir de l'eau, d'une main si songneuse.

16 CONTINVA. DES AMOVSRS

*Hyer en vous couchant, vous me fistes promesse
D'estre plus-toſt que moi ce matin eueillée,
Mais le ſõmeil vous tient encor toute ſillée:*

*Ian, ie vous punirai du peché de paresse,
Ie vois baiſer cent fois voſtre oeil, voſtre tetin,
Afin de vous aprendre à vous leuer matin.*

*Bayf, il ſemble à voir tes rymes langoreuſes,
Que tu ſois ſeul amant, en France, langoreus,
Et que tes compaignons ne ſont point amoureux,
Mais fõt lâguir leurs vers deſous feïtes pleureuſes.*

*Tu te trompes, Bayf, les peines dolozeuſes
D'Amour, autant que toi nous rendent dolozeus,
Sans no^o feindre vn tourmēt: mais tu es pl^o heureux
Que nous, à raconter tes peines amouzeuſes.*

*Quant à moi, ſi i' estois ta Francine chantée,
Ie ne ſerois iamais de ton vers enchantée
Qui ſe faignant vn dueil, ſe fait palir lui-meſme.*

*Non, celui n'aime point, ou bien il aime peu,
Qui peut donner par ſigne à cognoiſtre ſon feu,
Et qui peut raconter le quart de ce qu'il aime.*

*Ie ne ſuis variable, & ſi ne veus aprendre
(Deſia grison) à l'estre, auſſi ce neſt qu'émoi:
Ie ne dy pas ſi Iane estoit priſe de moi,
Que toſt ie n'oubliasse & Marie & Caſſandre,*

Je ne suis pas celui qui veus Paris reprendre
 D'auoir manqué si tost à Pegasis de foy,
 Pluost que d'accuser ce ieune enfant de Roy
 D'estre en amour leger, ie voudrois le defendre.

Il fist bien, il fist bien, de rauir cette Helene,
 Cette Helene qui fut de beauté si tres-plene,
 Que du grand Iupiter on la disoit anfant.

L'amant est bië guidé d'une heure malheureuse,
 Quand il trouue son mieus, si son mieus il ne prêt,
 Sans languir tant es bras d'une vieille amoureuse.

C'est grãd cas que d'aimer! si ie suis vne année
 Auecque ma maitresse à deuiser touiours,
 Et à lui raconter quelles sont mes amours,
 Lan me semble plus court qu'une seule iournée.

S'une autre parle à moi, i'en ay l'ame gennée,
 Où ie ne lui di mot, ou mes propos sont lour,
 Au milieu du deuis s'egarent mes discours,
 Et tout ainsi que moi, ma langue est estonnée.

Mais quand ie suis aupres de celle qui me tient
 Le coeur dedans ses yeus, sans me forcer me vient
 Vn propos dessus l'autre, & iarnais ie ne cesse
 De baiser, de taster, de rire, & de parler:
 Car pour estre cent ans aupres de ma maitresse
 Cent ans me sont trop cours, & ne m'en puis aller.

E, que me sert, Paschal, ceste belle verdure

b. i.

Qui rit parmi les prés, & d'oïr les oiseaus,
 D'oïr par le pendant des colines, les eaus,
 Et des vents du prin-tems le gracieus murmure?

Quãd celle qui me beße, & de mon mal n'a cure
 Est absente de moi, & pour croistre mes maus
 Me cache la clarté de ses astres iumeaus,
 De ses yeus, dont mon coeur prenoit sa nourriture.

J'aimeroi beaucoup mieus, qu'il fust hyuer tousio
 Car l'hyuer n'est si propre à nourrir les amours (urs
 Comme est le renouveau, qui d'aimer me conuie,

Ainçois de me hayr: puis que ie n'ay pouuoir
 En ce beau mois d'Auril entre mes bras d'auoir
 Celle qui dans ses yeus tient ma mort & ma vie.

Sonetz en vers de dix à onze syllabes.

JE ne saurois aimer autre que vous
 Non, Dame, non, ie ne saurois le faire:
 Autre que vous ne me sauroit cõplaire,
 Et fust Venus descendue entre nous.

Voz yeus me sont si gracieus & dous,
 Que d'un seul clin ils me peuuent defaire,
 D'un autre clin tout soudain me refaire,
 Me faisant viure ou mourir en deux cous.

Quand ie serois cinq cens mille ans en vie,
 Autre que vous ma mignonne m'amie,

Ne me feront amoureux deuenir.

Il me faudroit refaire d'autres Venes,
Les miennes sont de vostre amour si plenes,
Qu'un autre amour n'y sauroit plus tenir.

Pour aimer trop vne fiere beauté,
Je suis en peine, & si ne saurois dire
D'où, ni comment, me suruint ce martyre,
Ni à quel ieu ie perdi liberté.

Si sçai-ie bien que ie suis arreste'
Au lacs d'amour: & si ne m'en retire,
N'i ne voudrois, car plus mon mal empire
Et plus ie veus y estre mal traicté.

Je ne di pas, selle vouloir vn iour
Entre ses bras me garir de l'amour
Que son present bien agré ie ne prinse,
E Dieu du ciel, é qui ne le prendroit!
Quand seulement de son baiser, vn Prince
Voire vn grand Roy, bien heureux se tiendrait.

E que ie porte & de hayne & d'enuie
Au medecin qui vient soir & matin
Sans nul propos, tatonner le tetin,
Le sein, le ventre & les flans de m'amie:

Las! il n'est pas si songneus de sa vie
Comme elle pense. il est mechant & fin

b. ij.

*Cent fois le iour ne la vient voir, qu'a fin
De voir son sein qui d'aimer le conuie.*

*Vous qui aués de sa fieure le soin,
Je vous supli de me chasser bien loin
Ce medecin amoureux de m'amie,
Qui fait semblant de la venir penser,
Que pluest à Dieu, pour l'en recompenser,
Qu'il eust ma peine, & quelle fust guarie.*

*Dites maitresse! & que vous ai-ie fait!
E, pourquoy las! m'estes vous si cruelle?
Ai-ie failly de vous estre fidelle?
Ai-ie enuers vous commis quelque forfait?*

*Dites maitresse, é que vous ai-ie fait!
E, pourquoy las m'estes vous si cruelle!
Ai-ie failli de vous estre fidelle?
Ai-ie enuers vous commis quelque forfait?*

*Certes nenny: car plustost que de faire
Chose qui deust, tant soit peu, vous déplaire,
L'aimerois mieus mille mors encourir.*

*Mais ie voi bien que vous auez enuie
De me tuer. faites-moy donq mourir,
Puis qu'il vous plaît: car à vous est ma vie.*

*Chacun qui voit ma couleur triste & noire,
Me dit, Ronsard, vous estes amoureux:*

Mais cette-là qui me fait langoureux,
Le sçait, le voit, & si ne le veut croire.

E, que me sert que mon mal soit notoire
A vn chacun, quand son coeur rigoureux,
Par ne sçai quel de sastre malheureux
Me fait la playe, & si la prend à gloire ?

C'est vn grand cas! que pour cent fois iurer,
Cent fois promette, & cent fois asseurer
Qu'autre iamais n'aura sus moi puissance,
Qu'elle s'esbat de me voir en langueur:
Et plus de moi ie lui donne assurance,
Moins me veut croire, & m'apelle vn moqueur.

Plus que iamais ie veus aimer, Maitresse,
Vôtre oeil diuin, qui me detient rauy
Mon coeur chez lui, du iour que ie le vi,
Tel, qu'il sembloit celui d'une deesse.

C'est ce bel oeil qui me paist de liesse,
Liesse non, mais d'un mal dont ie vi,
Mal, mais vn bien, qui ma toujours suiuy,
Me nourrissant de ioye & de tristesse.

Desia neuf ans euanouiz se sont
Que voz beaux yeus en me riant, me font
La playe au coeur, & si ne me soucy

Quand ie mourrois d'un mal si gracieux:
Car rien ne peut venir de voz beaux yeus.

Qui ne me soit trop plus cher que la vie.

Quand ma maitresse au monde print naissance
Honneur, Vertu, Grace, Sanoir, Beauté
Eurent debat avec la Chasteté
Qui plus auroit sus elle de puissance.

L'une vouloit en auoir ioüyssance,
L'autre vouloit l'auoir de son costé,
Et le debat immortel eust esté
Sans Iupiter, qui leur posa silence.

Filles, dit il, ce n'est pas la raison
Que l'une seule ait si belle maison,
Pour ce ie veus qu'apointement on face:
L'accord fut fait: & plus soudainement
Qu'il ne l'eut dit, toutes également
En son beau corps pour iamais prindrent place.

Ie vous enuoye vn bouquet de ma main
Que i'ay ourdy de ces fleurs epanies,
Qui ne les eust à ce vespre cuillies,
Flaques à terre elles cherroient demain.

Cela vous soit vn exemple certain
Que voz beautés, bien qu'elles soient fleuries,
En peu de tems cherront toutes flétries,
Et periront, comme ces fleurs, soudain.

Le tems s'en va, le tems s'en va, ma Dame,

Las! le

Et tost

Et a

Quanc

Pour-c

Gen

Ie te su

Et qu'e

Le san

En

De son

A cell

Vn san

Ha

Que u

En son

Ha

Ha ie

S'enui

I'ai

Le soi

Où ie

Qui p

I'a

*Las! le tems non, mais nous nous en allons,
Et tost serons estendus sous la lame:*

*Et des amours desquelles nous parlons,
Quand serons morts, n'en sera plus nouvelle:
Pour-ce aimés moi, ce pendant qu'estes belle.*

*Gentil Barbier, enfant de Podalyre,
Je te supply, seigne bien ma maitresse,
Et qu'en ce mois, en seignant, elle laisse
Le sang gelé dont elle me martyre.*

*Encore vn peu dans la palette tire
De son sang froid, ains de sa glace épesse,
A celle fin qu'en sa place renaisse
Vn sang plus chaut qui de m'aimer l'inspire.*

*Ha! velelà, c'estoit ce sang si noir
Que ie n'ay peu de mon chaud émouuoir
En soupirant pour elle mainte annéo.*

*Ha c'est assez, cesse gentil Barbier,
Ha ie me pâme! & mon ame estonnée
S'euanoist, en voiant son meurtrier.*

*L'aurai tousiours en vne hayne extrême
Le soir, la cheze, & le lit odieus,
Où ie fu pris, sans y penser, des yeus
Qui pour aimer, me font hayr moi-mesme.*

L'aurai tousiours le front pensif & blême

Quand ie voirray ce bocage ennuieus,
 Et ce iardin de mon aise ennuieus,
 Où i'auisay cette beauté suprême,
 L'aurai toujours en haine plus que mort
 Le mois de Mai, le lyerre, & le fort
 Qu'elle écriuit sus vne verte feuille:
 L'auray toujours cette lettre en horreur,
 Dont pour Adieu, sa main tendre & vermeille
 Me fait present pour me l'emprindre au coeur,

E, Dieu du ciel, ie n'eusse pas pensé,
 Qu'un seul depart eust causé tant de pene!
 Je n'ay sur moi nerf, ni tendon, ni vene,
 Fais, ni coeur qui n'en soit offensé.
 Hélas! ie suis a-demi trespassé,
 Ains du tout mort, las! ma douce inhumaine,
 Auecques elle, en s'en allant, en maine
 Mon coeur captif de ses beaux yeus blessé.
 Que pleust à Dieu ne l'auoir iamais veüe!
 Son oeil gentil ne m'eust la flamme esmeüe,
 Par qui me faut vn tourment receuoir,
 Tel, que ma main m'occircit à cette heure,
 Sans vn penser que i'ai de la reuoir,
 Et ce penser garde que ie ne meure.

Ha, petit chien, que tu serois heureus,

Si ton bon heur tu sçauois bien entendre,
 D'ainsi coucher au giron de Cassandre,
 Et de dormir en ses bras amoureux.

Mais, las! ie vy chetif & langoreus,
 Pour sçauoir trop mes miseres comprendre:
 Las! pour vouloir en ma ieunesse aprendre
 Trop de sçauoir, ie me fis malheureus.

Mon Dieu que n'ai-ie au chef l'entendement
 Aussi plombé, qu'un qui iournelement
 Bêche à la vigne, ou fagotte au bocage!

Ie ne serois chetif comme ie suis,
 Le trop d'esprit ne me feroit domage
 Et ne pourrois comprendre mes ennuis.

Sonetz en vers Heroiques.

D'Vne belle Marie, en Vne autre Marie,
 Belle au, ie suis tombé, & si dire ne puis
 De laquelle des deux plus l'amour ie poursuis,
 Car i'en aime bien l'une, & l'autre est biē m'amie.

On dit qu'une amitie qui se depart demie
 Ne dure pas long tems, & n'apporte qu'ennuis,
 Mais ce n'est qu'un abus: car tant ferme ie suis
 Que pour en aimer Vne, Vne autre ie n'oublie.

Toujours Vne amitié plus est enracinée
 Plus long tems elle dure, & plus est ostinée

A souffrir de l'amour l'orage vehement:

*E, ne sçais-tu, Belleau, que deux ancres getées
Dans la mer, quand plus fort les eaus sont agitées,
Tiennent mieus vne nef, qu'une ancre seulement?*

*Quãd ie serois vn Turc, vn Arabe, ou vn Scythe
Pauvre, captif, malade, & d'honneur deuestu,
Laid, vieillard, impotent, encor' ne deurois-tu
Estre, comme tu es, enuers moi si depite:*

*Ie suis bien assure que mon coeur ne merite
D'aimer en si bon lieu, mais ta seule vertu
Me force de ce faire, & plus ie suis batu
De ta fiere rigueur, plus ta beauté m'incite.*

*Si tu penses trouuer vn seruiteur qui soit
Digne de ta beauté, ton penser te deçoit,
Car vn Dieu (tãt s'en faut vn hõme) n'en est digne,*

*Si tu veus donq aimer, il faut baïsser ton coeur:
Ne sçais-tu que Venus (bien qu'elle fust diuine)
Iadis pour son ami choisit bien vn pasteur?*

*Dame ie ne vous puis ofrir à mon depart
Sinon mon pauvre coeur, prenés-le ie vous prie,
Si vous ne le prenés,, iamais vne autre amie
(l'en iure par voz yeus) iamais n'y aura part.*

*Ie le sen déia bien comme ioyeus il part
Hors de mon estomac, peu sougneus de ma vie,*

Pour s'en aller chés vous, & rien ne le conuie.

D'y aller, (ce dit il) que vôtre dous regard.

Or si vous le chassés, ie ne veus plus qu'il viëne
Vers moi, pour y r'auoir sa demeure ancienne,
Hayssant à la mort ce qui vous deplaira:

Il m'aura beau conter sa peine & son malaise,
Comme il fut parauant, plus mien il ne sera
Car ie ne veus rië voir chés moi, qui vous deplaise.

Rosignol mon mignon, qui dans cette saulaye
Vas seul de branche en branche à ton gré voletant
Degoisant à l'enuy de moi, qui vois chantant

Celle, qui faut tousiours que dans la bouche i'aie,

Nous soupirons tous deux, ta douce vois s'essaie
De flechir celle-là, qui te va tourmentant,

Et moi, ie suis aussi cette-là regrettant,

Qui m'a fait dans le coeur vne si aigre plaie.

Toutesfois, Rosignol nous differons d'un point,
C'est que tu es aimé, & ie ne le suis point,

Bien que tous deux aions les musiques pareilles,

Car tu flechis t'amie au dous bruit de tes sons,

Mais la mienne qui prent à dépit mes chansons

Pour ne les escouter, me bouche les oreilles.

Si vous pensés que Mai, & sa belle verdure
De vôtre fieure quarte effacent la langueur

Vous vo^s tröpés beaucoup, il faut premier mō coeur
Garir du mal qu'il sent, & si n'en aués cure.

Il faut donque premier me garir la pointure
Que voz yeus dās mon coeur me font par leur ri-
Et tout soudā apres vo^s reprēdrés vigueur, (gueur,
Quād vous l'aurés gary du tourmēt qu'il endure.

Le mal que vous aués, ne vient d'autre raison,
Sinon de moi, qui fis aus Dieus vne oraison,
Pour me venger de vous, de vous faire malade.

E, vraiment c'est bien dit, é vous voulez garir,
Et si ne voulez pas vôtre amant secourir,
Que vous gaririez bien seulement d'une oeillade.

I'ay cent fois desiré & cent encores d'estre
Vn inuisible esprit, afin de me cacher
Au fond de vôtre coeur, pour l'humeur rechercher
Qui vous fait contre moi si cruelle aparoiſtre:

Si i'estois dedans vous, au moins ie serois maistre
Maugré vous, de l'humeur qui ne fait qu'ēpescher
Amour, & si n'auriez nerf, ne poux sous la chair
Que ie ne recherchasse afin de vous cognoistre.

Ie ſçarois vne à vne & voz complexions,
Toutes voz volontés, & voz conditions,
Et chasserois si bien la froideur de voz venes,

Que les flammes d'Amour vous y allumeriez,
Puis quand ie les voirrois de son feu toutes plenes,

Je redeuiendrois hōme, & lors vous m'aimeriez.

Pour-ce que tu sçais biē que ie t'aime trop mieus,
Trop mieus dix mille fois, que ie ne fais ma vie,
Que ie ne fais mon coeur, ma bouche, ni mes yeus,
Plus que le nom de mort, tu fuis le nom d'amie.

Si ie faisois semblant de n'auoir point enuie
D'estre ton seruiteur, tu m'aimerois trop mieus,
Trop mieus dix mille fois que tu ne fais ta vie,
Que tu ne fais ton coeur, ta bouche ni tes yeus.

C'est d'amour la coustume, alors q̄ plus on aime,
D'estre tousiours hay: ie le sçai par moi-mesme
Qui suis hay de toi, seulement quand tu m'ois
Iurer que ie suis tien, helas, que doi-ie faire!

Tout ainsi qu'on garist vn mal par son contraire,
Si ie te haïssois, soudain tu m'aimerois.

Quand ie vous dis Adieu, Dame, mon seul apuy
Je laissé dans voz yeus mō coeur, pour sa demeure
En gaige de ma foi: & si ay depuis l'heure
Que ie le vous laissay, tousiours vescu d'ennuy.

Mais pour Dieu ie vous pri, me le rendre aujour-
Que ie suis retourné, de peur q̄ ie ne meure: (d'huy
Car ie mourrois sans coeur, ou, q̄ vōtre oeil m'assure
Que vous me donnerez le vōtre en lieu de lui.

Las! dōnez-le-moi dōq, & de l'oeil faites signe

Que vôt're coeur est mien, & que vous n'aués rien
 Qui ne soit fort ioieus, vous laissant, de me suivre
 Ou-bien si vous voyés que ie ne sois pas digne
 D'auoir chés moi le vôtre, aumoins rendés le mien,
 Car sans auoir vn coeur ie ne saurois plus viure.

Tu as beau, Iupiter, l'air de flammes dissouldre,
 Et faire galloper tes haux-tonnans cheuaus,
 Ronflans deça delà, dans le creux des nuans,
 Et en cêt mille esclats tout d'un coup les dissoudre:

Ce n'est pas moi qui craïs tes esclairs, ni ta foudre
 Comme les coeurs poureus des autres animaux,
 Il y a trop lon tems que les foudres iumeaus
 Des yeus de ma maitresse ont mis le mië en poudre.

Ie n'ai plus ni tendons, ni arteres, ni nerfs,
 Venes, muscles, ni poux, les feux que i'ai soufferts
 Au coeur pour trop aimer, me les ont mis en cëdre.

Et ie ne suis plus rien (ô étrange meschef)
 Qu'un Terme qui ne peut voir, n'oüyr, ni entendre,
 Tant la foudre d'amour, est cheute sus mon chef.

Dõques pour trop aimer il fault que ie trépasse,
 La mort, de mon amour sera donq le loyer,
 L'hõme est bië malheureus qui se veut emploier
 Partravail, meriter d'une ingrante la grace:

Mais ie te pri, di moi, que veus-tu que ie face?

Quelle preuve veus-tu afin de te ployer
A pitié, las! veus-tu que ie m'aille noyer,
Ou, que de ma main propre à mort ie me deface?
Es tu quelque Busire, ou Cacus inhumain,
Pour te souler ainsi du pauvre sang humain?
E, di ne crains-tu point Nemesis la Déesse,
Qui te redemandra mon sang versé à tort?
E, di, ne crains-tu point la troupe vengeresse
Des Soeurs, qui puniront ton crime apres la mort?

Veus-tu sçavoir, Brués, en quel estat ie suis?
Ie te le conterai: d'un pauvre miserable,
Il n'i a nul estat, tant soit il pitoiable
Que ie n'aille passant d'un seul de mes ennuis,
Ie tien tout, ie n'ay rien, ie veus & si ne puis,
Ie reuy, ie remeurs, ma plaie est incurable:
Qui veut servir Amour, ce tyran execrable,
Pour toute recompense il reçoit de tels fruis.
Pleurs, larmes, & sospirs acompagnent ma vie,
Langueur, douleur, regrets, soupçon, & ialousie
Auecques vn penser qui ne me laisse auoir
Vn moment de repos: & plus ie ne sens viure
L'esperance en mon coeur, mais le seul desespoir
Qui me guide à la mort, & ie le veus bien suiure.

Ne me di plus, Imbret, que ie chante d'Amour,

Ce traistre, ce mechant: cōment pouroi-ie faire
 Que mon esprit voulust loier son aduersaire,
 Qui ne donne en sa peine vn moment de seiour!

Si m'auoit fait au moins quelque petit bon tour,
 Je l'en remercirois, mais il ne veut se plaire
 Qu'a rengreger mō mal, & pour mieus me défaire
 Me met deuant les yeus ma Dame nuit & iour.

Bien que Tantale soit miserable là-bas,
 Je le passe en malheur: car si ne mange pas
 Le fruit qui pend sur lui, toutesfois il le touche,

Et le baise, & s'en iouie: & moi bien que ie sois
 Aupres de mon plaisir, seulement de la bouche
 Ni des mains, tant soit peu, toucher ne l'oserois.

Quiconque voudra suivre amour ainsi que moi,
 Celui se delibere en penible tristesse
 Mourir ainsi que moi, il pleust à la Deesse
 Qui tient Cypre en ses mains, de faire telle loi.

Après mainte misere & maint fascheus émoi
 Il lui faudra mourir, & sa fiere maitresse,
 Le voiant au tombeau, sautera de liesse
 Sus le corps de l'amant, mort pour garder sa foy,

Allez-donc maintenāt faire seruice aus Dames,
 Offrez-leur pour present, et voz corps et voz ames
 Vous en receuerés vn salaire bien dous.

Je croi que Dieu les fait afin de nuire à l'hōme

„ Il les fait (Pardaillan) pour nostre malheur, cōme
 „ Les Tygres, les Lyons, les Serpens, & les lous

*J'auois cent fois iuré de iamais ne reuoir
 (O serment d'amoureux) l'angelique visage
 Qui depuis quinze mois en penible seruage
 Emprisonne mon coeur, & ne le puis rauoir.*

*J'en auois fait serment: mais ie n'ai le pouuoir
 M'engarder d'y aller, car mon forcé courage
 Bien que soit maugré moi, surmonté de l'usage
 D'amour, tousiours m'y mene, abusé d'un espoir.*

„ Le destin Pardaillan, est vne forte chose!
 „ L'homme dedans son coeur ses affaires dispose
 „ Et le ciel fait tourner ses dessains au rebours:

*Je sçai bien que ie fais ce que ie ne doy faire,
 Je sçai bien que ie sui de trop folles amours:
 Mais quoy? puis que le ciel delibere au contraire?*

*Ne me sui point, Belleau, allant à la maison
 De celle, qui me tient en douleur n'ompareille,
 E ne sçais-tu pas bien ce que dit là Corneille
 A Mopse, qui suiuoit la trace de Iason?*

*Profete, dit loiseau, tu n'as point de raison
 De suiure cet amant qui de voir s'apareille
 Sa Dame, en autre part va suyle, & le conseille
 Mais ore de le suiure il n'est pas la saison.*

Pour ton profit Belleau, ie ne vueil que tu voye,
 Celle qui par les yeus, la plaie au coeur m'enuyne,
 De peur que tu ne prigne vn mal au mien pareil.

Il suffist que sans toi, ie sois seul miserable:
 Reste sain ie te pri, pour estre secourable
 A ma douleur extrême, & m'y donner conseil.

Si i'auois vn hayneus qui me voulust la mort,
 Pour me venger de luy, ie ne voudrois lui faire,
 Que regarder les yeus de ma douce contraire
 Qui si fiers contre moi, me font si dur effort.

Ceste punition, tant son regard est fort,
 Luy seroit peine extrême, & se voudroit deffaire:
 Ne lit, ne pain, ne vin n: lui sauroient complaire,
 Et sans plus au trespas seroit son reconfort.

Tout cela que lon dit d'une Meduse antique,
 Au prix d'elle, n'est rien que fable poëtique:
 Meduse seulement tournoit l'homme en rocher,

p-eaue en-
 tourner en
 & en eau.

Mais cette-cy en-roche, en-glace*en-eaue, en-fo-
 Ceus qui oze't sans peur de ses yeus approcher: (üe
 Et si en les tuant, vous diriez qu'el' se ioüe

Amour se vint cacher dans les yeus de Cassandre
 Côme vn Tan, qui les bæufs fait mouscher par les
 Puis il choisit vn trait sur to'ceus du carquois (bois,
 Qui, piquât sçait le mieus dedās les coeurs descē-
 (dre.

Il éloigna ses mains, & fit son arc estendre
 En croissant, qui se courbe au premiers iours du mois,
 Puis me lascha le trait, contre qui le harnois
 D'Achille, ni d'Hector ne se pourroit defendre.

Après qu'il m'eut blessé, en riant s'en volla,
 Et par l'air, mon esprit avec lui s'en alla,
 Mais toutesfois au coeur me demoura la playe,

Laquelle, pour neant cent fois le iour i'essaye
 De la vouloir garir, mais tel est son effort
 Que ie voy bien qu'il faut que malgré moi ie l'aye
 Et que pour la garir, le remede est la mort.

Dame, ie meurs pour vo^{us}, ie meurs pour vous ma-
 Dame, ie meurs pour vo^{us}, et si ne vo^{us} en chaut (dame
 Je sens pour vous, au coeur vn brasier si treschaut,
 Que pour ne le sentir ie veus bien rendre l'ame.

Ce vous sera pour-tant vn scandaleus diffame,
 Si vous me meurdriés sans vous faire vn defaut,
 E que voulés vous dire? esse ainsi comme il faut
 Par pitié refroidir, de vôtre amant la flamme?

Non, vous ne me poiés reprocher que ie sois
 Vn effronté menteur, car mon teint, & ma voix
 Et mon chef ia grison vous seruent d'assurance,

Et mes yeus trop caué, et mô coeur plein d'esmoi
 E que feroi-ie plus! puis que nulle creance
 Il ne vous plait donner aus tesmoins de ma foy?

Il ne sera iamais, soit que ie viue en terre
 Soit qu'aus enfers ie sois, ou la-haut dans les cieux,
 Il ne sera iamais que ie n'aime trop mieux
 Que myrthe, ou que laurier la feuille de lierre.

Sus elle cette main qui tout le coeur me serre,
 Trassa premierement de ses doigts gracieus
 Les lettres de l'amour que me portoient ses yeus,
 Et son coeur qui me fait vne si douce guerre.

Iamais si belle fueille à la riuie Cumée
 Ne fut par la Sibylle, en lettres imprimée
 Pour bailler par écrit aus hommes leur destin,

Cōme ma Dame a paint d'une espingle poignāte
 Mon sort sus le lierre, é Dieu qu'amour est fin!
 Est il rien qu'en aimant vne Dame n'inuente?

L'aurai tousiours au coeur attachés les rameaus
 Du lierre, où ma Dame oza premier écrire
 (Douce ruzé d'amour) l'amour qu'el' n'c soit dire
 L'amour d'elle & de moy: la cause de noz maus:

Sus toi iamais sus toi Orfrayes n'y Corbeaus
 Ne se viennent brancher, iamais ne puisse nuire
 Le fer à tes rameaus, & à toi soit l'empire
 Pour iamais dans les bois de tous les arbrisseaus.

Non pour autre raison (ce croi-ie) que la mienne
 Bacchus orné de toi sa perruque Indienne
 Que pour recompenser le bien que tu lui fis,

Quand sus les bords de Die Ariadne laissée,
Lui fait sçavoir par toi, ses amoureux ennuy
Ecriuant dessus toi s'amour & sa pensée.

Je mourois de plaisir voyant par ces bocages
Les arbres enlasses de lierres épars,
Et la lambruche errante en mille & mille pars
Es aubepins fleuris près des roses sauvages.

Je mourois de plaisir oyant les doux langages
Des Hupes, & Coqus, & des Ramiers rouhars
Sur le haut d'un fouteau bec en bec fretillants,
Et des Tourtres aussi voyant les mariages:

Je mourois de plaisir voyant en ces beaux mois
Sortir de bon matin les Cheureuilz hors des bois,
Et de voir fretiller dans le ciel l'Alouette:

Je mourois de plaisir, ou ie meurs de soucy
Ne voyant point les yeux d'une que ie souhette
Seule, vne heure en mes bras en ce bocage icy.

A pas mornes & lents seulet ie me promene,
Non-challât de moi-mesme: & quelq part q' i'aille
Vn importun penser me liure la bataille,
Et ma fiere ennemie au deuant me ramene:

Penser! vn peu de treue, & permets que ma pene
Se soulage vn petit, & tousiours ne me baille
Argument de pleurer pour vne qui travaille

Sans relasche mon cœur, tant elle est inhumaine.

Ou si tu ne le fais, ie te tromperay bien

Ie t'assure ma foy que tu perdras ta place

Bien tost, car ie mouray pour ruiner ton fort:

Puis quand ie seray mort, plus ne sentiray rien,

(Tu m'auras beau pincer) que ta rigueur me face

Ma dame, ni amour: car rien ne sent vn mort.

Pourtant si ta maitresse est vn petit putain,
Tu ne dois pour cela te courrousser contre elle.

Voudrois-tu bien hayr ton ami plus fidelle

Pour estre vn peu iureur, ou trop haut à la main?

Il ne faut prendre ainsi tous pechés à dedain,

Quand la faute en pechant, n'est pas continuelle:

Puis il faut endurer d'une maitresse belle

Qui confesse sa faute, & s'en repent soudain.

Tu me diras qu'honneste & gentille est t'amie,

Et ie te respondrai qu'honneste fut Cynthie

L'amie de Properce en vers ingenieus,

Et si ne laissa pas de faire amour diuerse:

Endure donq, Ami, car tu ne vaus pas mieus

Que Catulle valut, que Tibulle & Properce.

Amour voiant du ciel vn pescheur sur la mer,

Calla son aisle bas sur le bord du nauire,

Puis il dit au pescheur, ie te pri que ie tire

Ton ret, qu'au fond de l'eau le plomb fait abymer.

Vn Daulphin, qui sauoit le feu qui viët d'aimer,
Voiant Amour sur l'eau, à Tethys le va dire,
Tethys, si quelque soing vous tient de vôt're empire,
Secoüre-le, ou bien tost il est prest d'enflammer.

Tethys laissa de peur, sa cauerne profonde,
Haussa le chef sur l'eau, & vit Amour sur l'onde
Qui peschoit à l'escart: las, dit el, mon nepueu

Oustés-vous, ne brulés mes ondes ie vous prie:
N'aiés peur, dit Amour, car ie n'ay plus de feu,
Tout le feu que i'auois, est aus yeus de Marie.

Calliste mon amy, ie croi que ie me meurs,
Ie sens de trop aimer la fieure continue,
Qui de chaud, qui de froid iamais ne diminue,
Ainçois de pis en pis rengrege mes douleurs:

Plus ie vueil refroidir mes bouillantes chaleurs,
Plus Amour les ralume, & plus ie m'esuertie
De rechauffer mon froid, plus la froideur me tüe,
Pour languir au meillen de deux diuers malheurs.

Vn ardent apetit de iouir de l'aimée
Tient tellement mon ame en pensers alumée,
Et ces pensers douteus me font réuer si fort,
Que diette, ne iust, ni section de vene
Ne me sauroient garir, car de la seule mort
Depend, & non d'ailleurs, le secours de ma pene.

Je veus lire en trois iours l'Iliade d'Homere
 Et pour-ce, Corydon, ferme bien l'huis sur moi:
 Si rien me vient troubler, ie t'asseure ma foi
 Tu sentiras combien pesante est ma colere.

Je ne veus seulement que nôtre chambriere
 Vienne faire mon lit, ou m'apreste de quoi
 Je mange, car ie veus demeurer à requoi
 Trois iours, pour faire apres vn an de bonne chere.

Mais si quel-cun venoit de la part de Cassandre
 Ouure lui tost la porte, & ne le fais attendre:
 Soudain entre en ma chäbre, & me vien acoustrer,
 Je veux tan-seulement à lui seul me monstrier:
 Au reste, si vn Dieu vouloit pour moi descendre
 Du ciel, ferme la porte, & ne le laisse entrer.

J'ai l'ame pour vn lit de regrets si touchée
 Que nul, & fusse vn Roy, ne fera que i'aprouche
 Iamais de la maison, encor moins de la couche
 Où ie vy ma maitresse, au mois de May couchée,
 Vn somme languissant la tenoit mi-panchée
 Dessus le coude droit, fermant sa belle bouche,
 Et ses yeus, dans lesquels l'archer amour se couche
 Ayant tousiours la fleche en la corde encochée.

Sa teste en ce beau mois, sans plus, estoit couverte
 D'un riche escosion ouuré de soie verte
 Où les Graces venoient, à l'enuy se nicher,

Et dedans ses cheueus choysissoient leur demeure.
 I'en ai tel souuenir que ie voudrois qu'à l'heure
 (Pour iamais n'y pēser) son oeil m'eust fait rocher.

Douce, belle, gentille, & bien fleurente Rose,
 Que tu es à bon droit à Venus consacrée,
 Ta delicate odeur hommes & dieux recrée,
 Et bref, Rose, tu es belle sur toute chose.

La Grace pour son chef vn chapellet compose
 De ta feuille, & tousiours sa gorge en est parée,
 Et mille fois le iour la gaye Cytherée
 De ton eau, pour son fard, sa belle ioüe a rose.

He Dieu que ie suis aise alors que ie te voi
 Esclorre au point du iour sur l'espine à requoy,
 Dedans quelque iardin pres d'un bois solitere!

De toi les nymphes ont les coudes & le sein:
 De toi l'Aurore emprunte & sa ioüe, & sa main,
 Et son teint, celle-là qui d'amour est la mere.

Sonet en dialogue.

R. Que dis-tu, que fais-tu, pensue Tourterelle
 Desus cest arbre sec? T. Helas ie me lamente.
 R. Et pourquoi di-le-moi? T. De ma cōpagne absēte
 Plus chere que ma vie. R. En quelle part est elle?
 R. Vn cruel oyfelleur par glueuse cautelle
 La prise, & l'a tuée: & nuit & iour ie chante
 Sō trespas dās ces bois, nommant la mort méchante

Qu'elle ne m'a tuée aueques ma fidelle.

R. Voudrais-tu biẽ mourir aueques ta cõpaigne.

T. Oiii, car aussi-bien ie languis de douleur
Et tousiours le regret de sa mort m'acompaigne.

R. O gentils oysellets que vous estes heureus
D'aimer si constemment, qu'heureus est vôtre coeur
Qui sans point varier est tousiours amoureux.

Le sang fut bien maudit de ceste horrible face
Qui premier engendra les serpens venimeus:
Helene! tu deuois quand tu marchas sus eus
Non sans plus les arner, mais en perdre la race.

Nous estions l'autre iour dans vne verte place
Cuillants m'amie & moi les fraiziers sauoureux,
Vn pot de crespme estoit au meillieu de nous deux,
Et sur le ionc du laiçt treluisant comme glace.

Quand vn villain serpet de venin tout couuert,
Par ne sçai quel maleur sortit d'un buisson vert
Contre le pied de celle à qui ie fais seruice,

Pour la blesser à mort de son venin infect:
Et lors ie m'écriay, pensant qu'il nous eut faiçt
Moi, vn second Orphée, & elle, vne Eurydice.

Traduction du Sonnet precedent par
Ian d'Aurat. Choriambici Alcaïci.

Quàm teter erat monstrificæ sanguis imaginis,
 Primum letiferos qui peperit reptilium greges!
 Hos calcans, Helene, debueras non modo frangere
 Spinam, sed penitus progeniem perdere perfidam.
 Cum nos forte solo colligeremus viridi simul
 Nuper, nostra Cassandra & cupiens perditè ego illius,
 Suavi fraga sapore: in medio stiret & ollula
 Lactis plena cremore, atque, gelu quod vitrei modo
 Lucens lac habuit iunceola textile fiscina:
 Tunc horrenda veneno grauidi forma rubo exilit
 Anguis, nescio qua sorte mala, qui illius in pedem,
 Cui me dedideram, seruitiumque omne simul meum,
 Infesto ruit acer cupiens ledere aculeo.
 Hic mox vociferans exilio, scilicet hoc timens,
 Ne nostram effigiem forte nouans efficeret Fera
 Ex illa Euridycen alteram, at ex me miserum Orpheum.

Marie, tout ainsi que vous m'aués tourné
 Mon sens, & ma raison, par vôtre voix subtile,
 Ainsi m'aués tourné mon graue premier stile
 Qui pour chanter si bas n'estoit point destiné:
 Aumoins si vous m'auiés pour ma perre, donné
 Congé de manier vôtre cuisse gentile,
 Ou, si à mes baisers vous n'estiés difficile,
 Je n'eusse regretté mon stile abandonné.

Las ce qui plus me deut, c'est que vous n'estes pas
 Contente de me vouloir ainsi parler si bas
 Qui soulois m'éleuer d'une muse hautaine:
 Mais me rēdant à vous, vous me māquez de foy,
 Et si me traités mal, & sans m'outer de peine
 Toufiours vous me liés, & triomphés de moi

♣ La Rose, à Guillaume Aubret
 Poiteuin. Imitation d'Anacreon.

Verson ces Rosēs près ce Vin,
 Prēs de ce Vin verson ces Rosēs,
 Et boyuon l'un à l'autre, afin
 Qu'au coeur noz tristesses encloses,
 Prennent en boyuant quelque fin.

La belle rose du printans
 Aubret, amonneste les hommes,
 Passer ioyeuusement le tans.
 Et pendant que ieunes nous sommes
 Esbatre la fleur de noz ans.

Car ainsi qu'elle defleurist
 A bas en vne matinée,
 Ainsi nôtre age se flestrist
 Las! & en moins d'une iournée

Le printans d'un homme perist

*Ne vei-tu pas hyer Brinon
Parlant, & faisant bonne chere,
Lequel au iourd'huy n'est, sinon
Qu'un peu de poudre en vne biere
Qui de lui n'a rien que le nom?*

*Nul ne derobe son trespas,
Charon serre tout en sa nasse,
Rois & pauvres tombent là bas:
Mais ce pendant le tems se passe
Rose, & ie ne te chante pas*

*La Rose est l'honneur d'un pourpris,
La Rose est des fleurs la plus belle,
Et de sur toutes ha le pris,
C'est pour celà que ie l'apelle
La violette de Cypris.*

*La Rose est le bouquet d'Amour,
La Rose est le ieu des Charites,
La Rose est pleine tout au tour
Au matin, de perles esclites
Quelle emprunte du point du iour.*

La Rose est le parfun des Dieux,

La Rose est l'honneur des pucelles.
 Qui leur sein beaucoup aiment mieux
 Enrichir de Roses nouvelles
 Que d'un or tant soit precieux.

Est il rien sans elle de beau!
 La Rose embelist routes choses,
 Venus de Roses a la peau,
 Et l'Aurore a les doigz de Roses
 Et le front le Soleil nouveau.

Les Nymphes de Rose ont le sein,
 Les coudes, les flancs, & les hanches,
 Hebé de Roses à la main,
 Et les Charites tant soient blanches
 Ont le front de Roses tout plain.

On dit que Bacus la planta
 Quand elle devint cramoisie
 Du beau sang qui l'ansanglanta,
 Et qu'en nouveau don à samie
 Ariadne la presenta.

Et, que lui pris de la beauté
 De ses belles fueilles vermeilles,
 Sans elles n'a iamais esté,
 Quand en chemise, sous les trailles
 Il boit au plus chaud de l'Esté.

Imitation d'Anacreon.

L'Un dit la prise des murailles
 De Thebe, & l'autre les batailles
 De Troye, mais i'ay entrepris
 De dire comme ie fus pris:
 Ny Nef, Piéton, ny Cheualier
 Ne m'ont point rendu prisonnier.
 Qui donc a perdu ma franchise?
 Vn nouveau scadron furieux
 D'amoureux, armé des beaux yeus
 De ma Dame, a causé ma prise.

Du Grec de d'Aurat.

C'Elui qui veut sçauoir
 Combien de feu i'endure
 Dans le cœur, pour auoir
 Vne maitresse dure.

Contemple de mon cors
 La peau toute haïée,
 Sans couleur par dehors
 Comme cendre brulée.

Et, m'ayant ainsi veu

Mon feu pourra comprendre
 Car la grandeur d'un feu
 Se cognoist à la cendre.

20 Vers de neuf à dix syllabes,
 Imitatiõ de Bion Poëte Grec.

CHere vesper, lumiere dorée
 De la belle Venus Cytherée,
 Vesper, dont la belle clarté luit
 Autant sur les astres de la nuit
 Que reluist par de sur toi la Lune:
 O clair image de la nuit brune,
 En lieu du beau Croissant, tout ce soir
 Donne lumiere, & te laisse choir
 Bien tard en la marine source. —

Je ne veus larron ouster la bourse
 A quelque amant, ou comme vn meschant
 Volleur, deualizer vn marchand:
 Je veus aller outre la riviere
 Voir m'amie: mais sans ta lumiere
 Je ne puis mon voiage acheuer,
 Pour-ce, haste toi de te leuer
 Et de ta belle nuitale flamme
 Eclaire au feu d'amour qui m'enflame.

IE suis homme né pour mourir,
Je suis bien seur que du trespas
Je ne me saurois secourir
Que pondre ie n'aille là bas.

Je cognois bien les ans que i'ay,
Mais ceus qui me doivent venir
Bons ou mauvais, ie ne les sçai,
Ny quand mon age doit finir.

Pour-ce, fuiés vous-en esmoi,
Qui rongés mon coeur a-tous cous,
Fuiés vous-en bien loing de moi
Je n'ai que faire avecques vous.

Aumoins avant que trespasser
Que ie puisse à mon aize vn iour,
Ioüer, sauter, rire, & dancier,
Avecque Bacus, & Amour.

Imitation d'Anacreon.
Ode à Remy Belleau.

Belleau, sil est loisible aus nouveaux d'inuëter
Celà, que les plus vieux n'ont pas osé chanter,
d. i.

*Je dirois volontiers que l'amour n'a point d'aïles,
Las! car s'il en auoit s'ebranlant dessus elles
De mon cœur quelquesfois se pourroit absenter.*

*Il n'a point d'arc aussi, & le feint-on rüer
Des fleches à grand tort: il a voulu müer
Son arc en Harquebouze, on le sent à l'épreuue:
Car pour le coup d'un trait si grãd feu ne se treuue
Autour du cœur blessé, qu'il le puisse tüer*

*Comme le feu d'un plomb: ou bien si le trait peut
Engendrer quelque feu, si esse qu'il n'ement
Au dedans de la playe vne si grande flame
Qui puisse d'une ardeur hors du cors chasser l'ame
Qui moins d'un coup de trait q' d'un plöbet se deut.*

*Döques, ou ie me tröpe, ou l'amour n'est archer,
Il est harquebouzier: & qui voudra chercher
Cöme il tire, aille voir les beaux yeus de Cassandre,
Tout soudain, de cent pas il lui fera comprendre
Si d'un plöb ou d'un trait les cœurs il veut toucher.*

*Il fait de ses beaux yeus son plombet enflammé,
Sa pouldre de sa grace, & en ce point armé.
Il sort à la campagne à l'entour de sa bouche,
Dans ses cheueux frisez il dresse l'écarmouche,
Et de son sein il fait son rempart enfermé.*

Ode à Nicolas Denizot du Mans.

Cinq iours sont ia passés, Denizot mon amy,
 Que Cassandre malade en repos n'a dormy:
 Tu sçais combien son mal de douleur me cõsomme,
 Allon dedans les pretz que ta Sarte, & mon Loir
 Baignent, & s'il te plait faisons nostre deuoir
 De cuillir des pauotz, qui sont sacrez au Somme.

Ha mō Dieu q̄i'ẽ vōy, ces pretz en sont to' plaïs,
 Chargeõ-en nostre sein, noz maches, et noz mains,
 Nous-en auons assez: aporte du Lierre,
 Puis de gazons herbus maçonne vn autel vert,
 Et l'entournant sept fois, ayant le chef couuert
 Dy ces motz après moi, regardant contre terre,

Somme fils de la Nuit, & de Lethẽ oubliẽx,
 Pere, Alme, nourrisier des hommes & des Dieux,
 De qui l'aïste en volant espend vne gelée
 Sur l'humide cerueau, & bien qu'il fust remply
 D'Amour ou de procès, tu l'assoupis d'oubly,
 Et charmes pour vn tems sa tristesse sillée.

Tu enserres les yeux de tous les animaux
 D'un lien fait d'airain: de ceus-là qui des eaus
 Douces, & de la mer coupent l'humide voye,
 d. y.

Et de ceus empennés a pris à bien voler,
 Et de ceus-là qu'on laisse en pasturage aller,
 Et de ceus qui aus bois se nourrissent de proye.

Sans ton secours mourroit tout ce grād mōde icy:
 C'est pour-ce qu'on t'apelle, Alme, dely-soucy,
 Donne-vie, Ouste-soin: cest toi qui amonnesté
 De cōtempler la mort, quād tu nous viens toucher
 Du bout de ton pauot les yeus, pour les boucher,
 Et quand d'un flot Lethé tu nous baignes la teste.

Tu es du vueil des Dieux Prophete & messenger:
 C'est toi qui en dormant à l'homme fais songer
 Son sort bon ou mauvais, & si nous estions sages,
 Sages non seulement, mais aussi gens de bien,
 Rien ne nous auendroit que nous ne sceussions biē
 Lon tems deuant le fait, instruits de tes présages.

O Somme, ô grand Daimon, ô l'utile repos
 De tout ame qui vit: pren à gré ces pauots
 Cet ancens, cette manne, & vien desous ton aisle
 Couuer vn peu les yeus, les temples, & le front
 De Cassandre malade, & d'un sommeil profond,
 Toutesfois reueillable, alege le mal d'elle.

C'est assez, Denizot, exsaucé ie me sens,
 Le feu de son bon gré a pris dedans l'encens,

*Et ne sçai quel Daimon ha la manne lechéc:
Retournon au logis, le coeur me bat d'espoir,
Et prophette me dit, que nous la pourons voir
Si non du tout garie, au moins bien allegée.*

• Traduction de quelque Epigrammes Grecs, sur la Ienisse d'aerain de Myron excellentemēt bien grauée .

A FRANÇOIS DE REVERGAT.

*P*ASTEUR, il ne faut que tu viennes
Amener tes vaches icy.
De peur qu'au soir avec les tiennes
Tu ne renmenes cette-cy.

Autre.

*Je n'ay de vache la figure,
Mais Myron m'atachant me mit
De sur ce pilier, par dépit
Que i'auois mangé sa pasture.*

Autre.

*Je suis la vache de Myron
Bouvier, & non pas feinte image,
Pique mes flancs d'un aiguillon,
Et me menes en labourage.*

d. ij.

Autre.

Pourquoy, Myron, m'as tu fait stable
 Sur ce pilier, ne veus-tu pas
 Me descendre, & me mener là bas
 Avec les autres en l'estable?

Autre.

Si vn veau m'auiſe, il crira,
 Si vn toreau, il m'aimera:
 Et ſi c'eſt vn paſteur champeſtre
 Aus chams me voudra mener païſtre.

Autre.

Bien que ſur ce pilier ie ſois
 Par Myron en airain pourtraite,
 Comme les boeufs ie mugirois
 S'il m'auoit vne langue faite.

Autre.

Vn Tan en voyant la figure
 De cette vache fut moqué,
 Ie n'ay iamais (dit il) piqué,
 Vache qui euſt la peau ſi dure.

Autre.

Icy Myron me tient ſerrée,
 Sur moi frappent les paſtoureaux
 Cuidans que ie ſois demeurée
 Apres le reſte des Toreaux.

Autre.

*Veau, pourquoi viens tu seulet
Soubs mon ventre pour teter?
L'art ne m'a voulu prester
Dans les mammelles du lait.*

Autre.

*Pourquoi esse que tu m'en serres
Myron, sur ce pilier taillé,
Si tu m'eusses vn iong baillé
Ie t'eusse labouré tes terres,*

Autre.

*Pourueu qu'on ne mette la main
Sur mon cuir, quoy qu'on me regarde
De pres, ou de loin, on n'a garde
De dire que ie sois d'aerain.*

Autre.


*Vn pasteur m'auoit oubliée,
Dans les prez de Myrō l'authrier,
Qui par vengeance m'a liée
Des quatre pieds sur ce pilier.*

Autre.

*Si Myron mes pieds ne detache,
Dessus ce pilier ie mouray,
S'il les detache, ie couray
Par les fleurs comme vne autre vache.*

d. iij.

♣ GAYETE.


 Qui donnai-ie ces sornettes,
 Et ces mignardes chansonnets?
 A toy mon Ianot, car tousiours
 Tu as fait cas de mes amours,
 Et as estimé quelque chose
 Les vers railars que ie compose:
 Aussi ie n'ay point de mignon,
 Ny de plus aymé compaignon,
 Que toy mon petit oeil, que i'ayme
 Autant ou plus que mon cœur mesme,
 Attendu que tu m'aimes mieux,
 Ny que ton cœur, ny que tes yeux.
 Pour-ce mon Ianot, ie te liure
 Ce qui est de gay dans ce liure,
 Ce qui est de mignardelet
 Dedans ce liure nouuelet.

Liure que les Sœurs Thespiennes,
 Dessus les riués Pympléennes,
 Ravi, me firent concevoir,
 Quand ieune garson, i'allay voir
 Le brisement de leur cadance,
 Et Apollon le guide-dance.

Pren-le donc, Ianot, tel qu'il est,
 Il me plaira beaucoup s'il plaist

*A ta Muse Greque-latine,
Compagne de la Rodatine:
Et soys fauteur de son renom,
De nostre amour, & de mon nom:
Afin que toy, moy, & mon liure,
Plus d'un siecle puissons reuiure.*

♣ GAYETE.



V *v*ieil tems que l'enfant de Rhée
N'auoit la terre dedorée,
Les grands Herôs ne dedaignoient
Les chiens qui les acompagnoient,
Fidelles gardes de leur trace:
Mais toy chien de mechante race,
En lieu d'estre bon gardien
Du trac de m'amie & du mien,
Tu as comblé moy, & m'amie
De deshonneur, & d'infamie:
Car toy par ne sçay quel destin,
Desloyal & traistre mastin,
Iappant à la porte fermée
De la chambre, où ma mieux aimée
Me dorlotoit entre les dras
Flanc de sur flanc & bras à bras:
Tu donnas soupçon aux voisines,

*Aux sœurs, aux frères, aux cousines
T'oyans pleindre à l'huis lentement
Sans entrer, que segretement*

*Tout seul ie faisois la chosette
Auecque elle dans sa couchette,*

*Et si bien le bruiet de celà,
Courut par le bourg çà & là,
Qu'au raport de telle nouvelle
Sa vieille mere trop cruelle,*

*Brulante d'un ardent courroux
Sa fille diffama de coups,*

*Lui escriuant de vergelettes
L'ynoire de ses cotelettes.*

*Ainsi traistre, ton aboyer,
Traistre, m'a rendu le loyer
De t'aimer plus cher qu'une mere
N'aime sa fille la plus chere:*

*Si tu ne m'eusses esté tel
Ie t'eusse fait chien immortel,*


*Et t'eusse mis parmi les signes
Entre les astres plus insignes,
Compagnon du chien d'Orion,
Ou de celui, qui le Lion*

*Aboye, quand la vierge Astrée
Se voit du soleil rencontrée.*

Car certes ton corps n'est pas laid,

Et ta peau plus blanche que lait
 De mille frisons houpelüe,
 Et ta basse oreille velüe,
 Ton nez camard, & tes gros yeux
 Meritoient bien de luire aux cieux:
 Mais en lieu d'une gloire telle
 Vne demangeante gratelle,
 Vne fourmilliere de pous,
 Vn camp de puces, & de loups,
 La rage, le farcin, la taigne,
 Vn dogue afamé de Bretagne,
 Jusque aux oz te puissent manger
 Sur quelque fumier estrange,
 Mechant mastin, pour loyer d'estre
 Si traistre à ton fidelle maistre.

 GAYETE.

 Nfant de quatre ans, combien
 Ta petitesse à de bien,
 Combien en à ton enfance,
 Si elle auoit cognoissance
 De l'heur que ie dois auoir,
 Et qu'elle à sans le sçauoir!
 Mais quand la douce blandice
 De ta raillarde nourrice,
 Des le point du iour te dit,
 E quoy, vous couchez au lit,

De Iane, honteux à l'heure,
 Mignon, ton petit œil pleure,
 Et te cachant dans les dras,
 Ou petillant de tes bras,
 Depit, tu gimbés contre elle,
 Et luy dis, memâm, ma belle,
 Mon gâteau, mon sucre doux,
 Et pourquoy me dictes vous
 Que ie couche aueq Ianette.

Puis el' te baille sa tette,
 Et t'apaisant d'un ioüet,
 D'une clef, ou d'un roüet,
 De poix, ou de piroüettes,
 Essuye tes larmelettes.

Ha pauuret, tu ne sçay pas,
 Celle qui dedans ses bras
 Toute nuict te poupeline!
 C'est mignon, ceste maline
 Las mignon, c'est ceste là
 Qui de ses yeux me brula.

Que pleust a Dieu que ie puisse
 Pour vn soir deuenir puce,
 Ou que les ars Medeans
 Eussent raieuni mes ans,
 Ou cõuertiy ma ieunesse
 En ta peu caute simplesse

Me faisant semblable à toy,
Sans soupçon ie coucheroÿ,
Entre tes bras, ma cruelle,
Entre tes bras, ma rebelle.
Or te baisant tes beaux yeux,
Or ton sein délicieux,
D'ou les amours qui me tuent
Dix mille fleches me ruent.

Lors certes ie ne voudroy
Estre faiët vn nouveau roy
Pour ainsi laisser m'amie
Toute seulette endormie:
Et peut estre qu'au reueil,
Ou quand plus le doux sommeil
Luy enfleroit la mamelle,
Qu'en glissant plat dessus elle,
Ie luy feroÿ si grand bien,
Qu'elle après quitteroit bien
Toÿ, ses freres, & son pere,
Qui plus est, sa douce mere
Pour me suiure à l'abandon
Comme Venus son Adon
Suiuoit par toute contrée,
Fust que la nuit acoustrée
D'astres, tumbast dans les eaux,
Fust que les flammeaux naseaux

*Souflassent d'une alenée
Hors des eaux la matinée.*

☞ GAYETE.

Asez vrayment on ne reuere
Les diuines bourdes d'Homere,
Qui dit, que l'on ne peut auoir
Si grand plaisir que de se voir
Entre ses amis à la table,
Quand vn menétrier delectable
Paist l'oreille d'une chanson,
Et quand l'outesoif échançon
Fait aller en rond par la troupe,
De main en main la pleine coupe.

Je te salüe heureux boyueur,
Des meilleurs le meilleur reueur,
Je te salüe esprit d'Homere,
Tes vers cachent quelque mystere.
Il me plaist de voir si ce vin
M'ouvrira leur segret diuin.

Io ie l'entens, chere troupe,
La seule odeur de ceste coupe
M'a fait vn Rhapsode gaillard
Pour bien entendre ce Vieillard.
Tu voulois dire bon Homere

Que l'on doit faire bone chere
Tandis que l'âge, & la saison,
Et la peu maitresse raison,
Permetent à nostre ieunesse
Les libertés de la liesse,
Sans auoir soin du lendemain:

Mais d'un hanap de main en main,
D'une trepignante cadance,
D'un roüer autour de la dance,
De meutes de chiens par les boys,
De lutz mariez à la vois
D'un flus, d'un dé, d'une premiere,
D'une belle fleur printaniere,
D'une pucelle de quinze ans,
Et de mille autres ieux plaisans
Donner plaisir à nostre vie
Qui bien tost nous sera rauie.

Moy donques oysif maintenant
Que la froidure est detenant
D'une clere bride glacée
L'humeur des fleues amassée:
Ore que les vents outrageus
Demenent vn bruit orageus,
Ores que les douces gorgettes
Des Dauliennes sont muettes,
Ores qu'au soir on ne voit plus

Dancer par les antres reclus
Les Pans avecques les Dryades,
Ny sur les riuës les Naiades.

Que feroi- ie en telle saison,
Sinon oyseaux à la maison,
Ensuivant l'oracle d'Homere
Pres du feu faire bonne chere?
Et souuent baigner mon cerueau
Dans la liqueur d'un vin nouveau,
Qui tousiours traine pour cõpaigne
Ou la routie, ou la chastaigne.

En ceste grande coupe d'or
Verse, Page, & reuerse encor,
Il me plaist de noyer ma peine
Au fond de ceste tasse pleine,
Et d'étrangler avec le vin
Mon soucy qui n'a point de fin,
Non plus que l'ãtraille immortelle,
Que l'aigle horriblement bouvrille,
Tãt les attraits d'un oeil vainqueur
Le font renaistre dans mon cœur.
Ca page donne ce Catulle,
Donne ce Tibulle, & Marulle,
Donne ma lyre, & mon archet,
De pen-là tost de se crochet,
Viste doncq, afin que ie chante,

Affin que par mes vers i'enchanté,
Ce soing, que l'amour trop cruel
Fait mon hôte perpetuel.

O Pere, ô Bacchus, ie te prie,
Que ta sainte fureur me lie
Dessoubz tonThyrse, a celle fin
O Pere, que i'erre sans fin
Par tes montaignes reculées,
Et par l'horreur de tes vallées.

Ce n'est pas moy, las! ce n'est pas
Qui dedaigne suivre tes pas
Et couuert de lierre, brère
Par la Thrace Euan, pourueu Pere
Las! pourueu Pere, las! pourueu
Que ta flamme esteigne le feu
Qu'amour, de ses rouges tenailles
Me tournasse dans les antrailles.

L'HEURE PAR
REMI BELLEAU,
à P. de Ronsard.

Dieu te gard Fille heritiere
De ce Faucheur orgueilleux,
Et la fidelle portiere
De l'olympesourcilleux,
Qui retiens sous la cadance
De tes pas, la violence
De ce grand Tourmerueilleux.

Dieu te gard gente Déesse
Au pié lentement glissant,
O qu'heureuse est ta paresse,
Qui ne va point finissant!
O Dieu qu'heureuse est ta fuitte,
Au regard de l'entresuitte,
De nôtre âge perissant!

Bien que tu sois paresseuse
La plus qui soit dans les cieux,
Lon te tient la plus heureuse,
Qui soit entre tous les Dieux:
Car tu n'es iamaïs sugette

Faire ainsi qu'une planette,
Vn grand tour laborieux.

O que ta courçe est fuittive
Que le tems n'attrappe pas,
Mais à l'homme trop hative
Pour lui donner le trespas,
Qui soudain le mets au monde,
Puis soudain dans la noire onde,
Le fais ombre de la bas.

Toute la force, & la grace
Du ciel, se remire en toi,
Et la violente audace
Du tems, ne gist qu'en ta foi,
Qui te rend obaissance,
Pour cacher son inconstance,
Sous la rigueur de ta loi.

C'est ton vol lent qui raporte
Sur ses ailes le bon heur
Du ciel, c'est lui qui rend morte
Peu a peu nôtre douleur,
Nous contentant d'asseurance,
Ou repaissant d'esperance,
Pour franchir nôtre malheur.

e. ij.

Toute la troupe admirable
Des feux brillans dans les cieux,
Point ou peu se rend traitable,
Et familiere a noz yeux
Comme toi, qui nous ordonnes
Tout en tout, & qui nous donnes
Nostre pis & nostre mieux.

Comme toi, qui aux clotures
D'un ivoire, ou dun cristal,
Tranches les iours par mesures,
Sous vn mouvement egal,
Tant fut l'ame curieuse!
Et la main ingenieuse
Pour animer vn metal.

Comme toi, qui du bocage,
Retires le Bucheron,
Le Pasteur, du pasturage,
Des vignes, le Vigneron,
Le Peintre, de la peinture
L'Ecriueur, de l'écriture
Des forges, le Forgeron.

Comme toi, qui tousiours veilles
Proche du lit de Ronsard,
Et sans cesse le reueilles,

*Affin que d'un nouuel art,
Et d'une nouvelle adresse,
Il flechisse la rudesse
De sa Cassandre qui l'ard.*

*Sois-lui donques favorable
Lente Deesse au pieds moux,
Ren-lui Cassandre traitable:
» *Amour fauorise à tous,*
» *Pourueu qu'on le puisse prendre*
» *Sus l'heure, qu'il veut entendre,*
» *A nous rire d'un oeil dous.**

*Retien la courçe amoureuse
De son âge dous-coulant,
De ta main industrieuse,
Qui au cheual pié-uolant
Donne le frain, & le donte,
Quand dispos le Soleil monte
Dans son char estincellant.*

*Mais pendant que ie te chante
Ie grisonne, & pers la vois,
Et toi mille fois mourante,
Tu renais autant de fois,
Sans qu'en la mort tu seiournes,*

*Car en mourant tu retournes,
Et sans retour ie m'en-vois.*

LA CERISE DE REMI
BELLEAV DV PERCHE,
A P.de Ronfard.



*Est à vous de chanter les fleurs,
Les bourgeons, & les espiz meurs,
Le beau gazouillis des fontaines,
Et le bigarement des plaines,
Qui estes les plus fauoris
D'Apollon & le mieux appris:
Quant à moi rien plus ie n'atente
Sinon chanter l'honneur de l'ente
De la Cerise, & son beau teint
Dont celuy de m'amy eſt teint.*

*Sus donc Déesses iardinieres,
Nymphes fruitieres, cerisieres,
Sus donc, des vers soupirés moi
Pour la vanter comme ie doi.*

*Rien ne se trouue plus semblable
Au cours de la Lune muable,
Rien plus n'imite son labeur
Que ce fruit, auant qui soit meur.*

Tantost pâle, tantost vermeille,
 Tantost vers la terre sommeille,
 Tantost au ciel leue son cours,
 Tantost vieillist en son decours.
 Quand le soleil mouille sa tresse
 Dans l'Ocean, elle se dresse,
 Le iour la nuit egallement
 Ell' prend teinture en vn moment.

Ainsi ce dous fruit prend naissance
 Prend sa rondeur, prend sa croissance
 Prend le beau vermillon qui teint
 La couleur palle de son teint.

O sage & gentille nature
 Qui contrains dessous la clôtüre
 Dune tant delicate peau
 Vne gelée, vne douce eau
 Vne eau confitte, vne eau sucrée,
 Vne glere si bien serrée
 De petis rameux entrelas!
 Qu'à bon droit l'on ne diroit pas
 Que la nature bien aprise,
 N'eust beaucoup plus en la Cerise
 Pris de plaisir, qu'en autre fruit
 Que de sa grace nous produit.

A r'elle pas en sauuegarde
 De son espece, mis en garde

Le noyau dans vn osselet,
 Dedans vn Vase rondelet
 Clos, ferré dans vne voutûre
 Faitte en si iuste architecture
 Que rien ne semble imiter mieux
 Ce grand Tour surpandu des cieux?
 Les autres fruiçts en leur semence
 Retiennent vne mesme essence,
 Mesme iust, & mesme couleur
 Mesme bourgeon, & mesme fleur:
 Mais la Cerise verdelette
 Palle, vermeille, rondelette
 La Cerise, & le cerisier,
 La merise & le merisier,
 (Que i'aime autant, qu'aime ma Dame
 Le soing qu'elle donne à mon ame,
 Que la rose aime le matin,
 Et la pucelle son tetin)
 Est en liqueur plus differente
 Que la marine en sa tourmente
 En son teinct plus que l'arc au ciel,
 En douceur plus que le rous miel.
 L'une est pour adoucir doucette,
 L'autre pour enaigrir aigrette,
 Seche-freche pour moderer,
 Aigre-douce pour temperer,

L'aigreur & la douceur ensemble
Du fieureux alteré qui tremble.
Bref elle a mille alegemens
A mille dangereux tourmens.

Ou soit que meure sur la branche
En son courail elle se panche,
Ou soit qu'en l'arriere saison
Cuitte se garde en la maison,
Ou bien confitte, elle recrée
L'estommac d'une humeur sucrée,
Donnant au Sein contentement
Et au Malade allegement.

Mon Dieu mô Dieu quel plaisir esse
Accompagné de sa maitresse
Librement à l'ombre se voir
D'un Cerisier, & de sasseoir
Dessus l'herbe encore blondissante
D'une perlette roussoiante!
Et de main forte rabaisser
Vne branche pour lui laisser
Cuillir de sa leurre tendrette
La Cerise encor verdelette!

Puis apres de la mesme main
Doucement decouvrir son sein
Pour baiser la sienne iumelle
De sa ronde & blanche mamelle

Puis lui dire en la baisottant
 La caressant, la mignottant,
 Cachés vostre beau sein mignonne,
 Cachés cachés, las! il m'étonne
 Ia me faisant mort deuenir,
 Par l'outrage d'un souuenir
 Que i'ai de ce marbre qui tremble
 De cette cerise, qui semble
 Rougir sur vn mont iumelet
 Fait de deux demi-rons de lait,
 Par qui ma liberté rauie
 Dedaigne maintenant la vie,
 Par qui ie cesse de sonner
 Celle que ie te veus donner
 Mon Ronsard, or' que redeuable
 Ie te sois, si sui-ie excusable
 Par vne extrême affection
 D'auoir changé de passion :
 Mais en meilleure souuenance
 Ne pouuoit tomber ma cadance
 Pour adoucir le contre-son
 De ma rude & longue chanson.

Si l'auras-tu: mais ie t'asseure
 Qu'el' n'est pas encor assés meure,
 El' sent encores la verdeur,
 N'ayant ny le teint, ny l'odeur:

Mais pour tromper la pouriture
S'il te plaît, par la confiture,
De ton saint miel Hymettien,
De ton cristal Pegasien
Qui sort de ta bouche sacrée,
Tu la rendras toute sucrée:
Affin que par toi meurissant
On ne la trouue pourissant.

Si tu le fais, ie n'ai pas crainte
Ny des frimas, ny de l'atteinte
Des coups d'un orage gresleux,
Ny du Ronge-tout orgueilleux,
Ny d'une mordante gelée,
Ny de la gourmande volée
D'un noir escadron d'étourneaux,
Ny du bec des petis moineaux.

Tellè qu'elle est, ie te la donne
D'aussi bon cœur que ta mignonne
T'en à plusieurs fois enuoie
Pour ton estomac deuoie
D'estre courbé dessus le liure,
Pour la faire à iamais reuiure.

LE CIRON DE G. AVBERT,
A P. DE RONSARD, ET
A R. BELLEAU.

MEs vers ne sont assés tonnans
Pour les gros frellons bourdonnans,
Ny mes Rimes assés bruyantes
Pour les grenouilles gazouillantes,
Trop humble seroit ma chanson
Pour le superbe limaçon,
Et des fromis la noire bande
Vn guidon plus hardi demande.
A toi, Ronsard, à toi, Belleau,
Je quitte ce pesant fardeau,
Qui de vos lyres immortelles
Vous égallés aus neuf pucelles:
Quant à moi, contant ie seray
De beaucoup moins, & chanteray
Vn Ciron qui souuent entame
La peau doüillette de ma Dame.
Ciron ioli, Ciron mignard,
Ciron gay, Ciron fretillart
Qui d'Ebene as la teste noire,
Et l'estomac de fin iuoire,
De cristal l'un & l'autre flanc,

Et le reste d'albâtre blanc:
 O que i'estime fortunée
 Ta naissance, & ta destinée!
 Ah combien ie suis enuieux
 De tes plaisirs delicieux!

Nous hommes naissons d'immödices,
 Et tu ne nais que de delices,
 De plaisir, & de gayeté,
 Et de lascive oisiveté
 Entre les mains mignardelettes
 Des tendrelettes pucelletes.

Comme les yures moucherons
 Tu ne loges aux enuirons
 D'un muy, & comme les grenouilles
 Dans le borbier tu ne gazouilles,
 Et dans les trous ne te nourris,
 Comme les rats, & les souris:
 Ainçois tant que ta vie est vie,
 Ta demeure belle & iolie
 Est située sur les liens
 Les plus plaisans & gracieus
 Qui soient dans les mains blächelettes
 Des tendrelettes pucelletes.
 O dous seiour, logis heureux,
 Logis plaisant, & amoureux!
 O douce maison, & heureuse,

Maison plaisante, & amoureuse!
Mais ce logis tant précieux
N'est fait par vn art ocieus,
Ains quand le Ciron sort en vie
Soudainement il le charie,
Et tire vn sillon tout entier
En forme de petit sentier:
Puis sur vn bout dresse sa chaise
Où il se repose à son aise,
Et là seiourne clair & beau,
Comme le polaire flambeau,
Qui loin de la marine source
Reluist en-la queue de l'Ourse.

Dirai-ie encores les apas
Dont tu prens, Ciron, tes repas?
Tu laisses aus dieux l'ambrosie,
Le nectar, & la maluoisie,
Aus Frellons tu laisses le miel,
Les épis, aus oyseaus du ciel,
Et les rosées matinalles
Aus Papillons, & aus Cigalles,
Et les bourgeons fraîchement nés,
Aus Escargotz emmaisonnés:
Mais tu te pais d'une viande
Trop plus delicate & friande,
C'est de l'humeur des mains tendrettes

Des tendrelettes pucelletes.

*Comme les Fromis ménagiers
 Tu ne vis en mille dangiers
 Qu'un cheval, ou vne autre beste
 Du pié r'écarbouille la teste,
 Ou qu'on te frape en vn buisson
 D'un coup de trait, comme vn pinson:
 Ainsi que la mouche importune
 Tu ne crains point que la fortune
 Te face apast des hirondeaus,
 Ou des pipians passereaus:
 Ains en paix de seureté plene
 Tu vis sans travail, & sans pene,
 Plain de repos, vuide d'ennuy,
 Et de tout mal, comme celuy
 Qui est seur es mains tendrelettes
 Des blanchelettes pucelletes.*

*Aussi croy-ie que ton bon heur
 Feit long tems tenir en honneur
 (Sil m'est permis d'ainsi le dire)
 Chés les Perses le nom de Cire:
 Car ils empruntoient les grans nons
 De Cire, des petis cirons,
 Comme aussi feirent la Sirie,
 Et la Surie, & l'Assirie.
 Epicure semblablement,*

Voyant à l'oeil euidamment
Alors qu'une ardeur demangeante
Luy causoit aus mains quelque fante,
Qu'en te mettant dedans, soudain
Tu faisois reioindre sa main,
Fermant la partie trenchée
Par certaine vertu cachée.
Estima que tout l'univers
Fut basti de cirons diuers
(Que autrement atomes il nomme)
Qui s'acrochans en vne somme
Peste-mesle, front contre front,
Maçonnoient tout ce monde rond:
Tant auoit peu l'experience
Vers lui, Ciron, de ta puissance!
Mais quand en ce mortel seiour
Tu pers la lumiere du iour,
Ton sepulcre n'est en la terre,
Ny en l'eau, ny sous vne pierre,
Ny en quelque bord estrangier
Comme le cors d'un naufragier:
Ains il est es mains blanchelettes
Des tendrelettes pucelletes,
Ton cors gisant au mesme lieu
Qui bien seroit digne d'un Dieu:
O si ie rendois ainsi l'ame!

Dedans le giron de ma Dame,
 O que i'aurois de reconfort
 En vne tant heureuse mort!

Or' pour auoir mis en memoire ;
 Petit Ciron, ta grande gloire,
 Ie te pri' n'outrager la peau
 De mon Ronfard, ny de Belleau,
 Affin que tu ne les amuses
 A se grater, lors que leurs muses
 Entonnent les celestes vers
 Qui volent par tout l'uniuers:
 Ainsi les épingles pointues
 Puissent toutes estre moussues,
 Et les éguilles s'épointer,
 Quand elles te voudront ôter
 D'entre les mains mignardelettes
 Des tendrelettes pucelletes,

LE SCARGOT DE REMI
 Belleau, à P. de Ronfard.

D Vis que ie sçai qu'as en estime
 Le petit labeur de ma rime,
 Point ie ne veux estre de ceux
 Qui sont au mestier paresseux
 Dont ils tiennent la congnoissance,

f. i.

Et en cachent l'experience,
 Vraiment ie ne veux estre tel,
 Car à l'exercice immortel
 Des Muses, i'emploirai ma peine,
 Pour chercher l'immortelle veine,
 Et le sourgeon du cler ruisseau,
 Qui roule du double coupeau
 De Parnasse, affin que i'abreuue
 Quelquefois estant sur la greuve
 De mon petit Roume argentin,
 Qui flotte d'un pli serpentin,
 Recherchant ton Loir, pour l'hommage
 Qui lui doit de son voisinage.
 Ma langue, pour mieux entonner
 Le fredon que ie veus sonner
 Sur mon Luc, de la douce flamme
 Qui fait vn brasier de mon ame,
 Et de l'honneur que ie te doi
 Pour l'amitié que i'ay de toi.

Toutesfois attendant que l'heure
 T'en aura l'épreuue meilleure
 Mis en main, ie te veus tailler
 Vne limasse, & l'émailler
 Au compas, comme la nature
 En a tortillé la ceinture,
 Comme au pli d'un petit cerceau

En bossé en a fait le vaisseau,
 Le vaisseau que ie veux élire
 Pour le vanter dessus ma lire.

C'est donc toi cornu limasson,
 Qui veus étonner ma chanson
 C'est toi, c'est toi race cousine
 De la brigade Titannine,
 Qui voulut écheler les cieux
 Pour mettre en routte les haults dieux

Il t'en souvient de l'entreprise
 Et de la victoire conquise
 Contre vous, car le bras vangeur
 De nôtre sang, fut le changeur.

Quant pour eternizer la gloire
 De telle conquise victoire
 En signal du sot iugement
 Qu'ils auoient pris ensemblement
 D'oser égaller leur puissance
 A l'immortelle resistance
 De leurs harnois & de leurs os,
 Il en tira les escargotz
 Que voiés encor de la terre
 Leur mere (mocquant le tonnerre,
 La corne droite, bien armés)
 Contre le ciel naistre animés.

N'esse pas contre la tempeste

f. ij.

Que portés braue sus la teste
 Le morion bien escaillé,
 Bien cizelé, bien émaillé,
 Et comme race opiniatre
 Que cherches encor à combatre
 La marque des vieux fondemens
 Et les superbes bastimens?
 Grimpant a-mont pour faire eschelle,
 Pensant que soit la citadelle
 Dont Encelade foudroïé
 S'aterra menu poudroïé,
 Comme par l'esclat d'un tonnerre
 S'empoudre le bois & la pierre,
 Ou comme le flanc d'un rampart
 A coups de balle se depart?
 Puis d'une deux-fois double corne,
 Braue, tu rampes sur la borne
 De quelque Olympe sourcilleux,
 Ou d'un Pelion orgueilleux,
 Semblant defier la menace
 De Iuppiter par ton audace.
 Mais, hélas! tout en vn moment
 Au seul soupirer d'un dous vent
 Tremblant de peur, ta laide trongne
 Dans sa coquille se renfrongne,
 Craignant le foudre punissant

Que darde son bras rougissant
O sotte race outrecuidée
Que la fureur auoit guidée,
Non la raison, pour aprocher.
Celui qui la fist trébucher
D'un clin d'oeil! telle est sa puissance
Contre l'humaine outrecuidance,
Telle est la rigueur de ses mains
Contre la force des humains.

Cela vraiment nous doit apprendre
De n'oser iamais entreprendre,
De n'oser iamais attenter
Chose contraire à Iuppiter,
Ou tendoit leur sotte auanture
Que pour combattre la nature,
Qui par vn certain mouuement
A sur nous tout commandement.

Aussi le sang, & le carnage
De leur sort, tesmoigne la rage,
La grand' colere & la fureur
De Bacus braue auancoureur.
Quant à dos & teste baissée
En peau de lion herissée,
A coups d'ongles, à coups de dens
Tout peste-mesle entra dedans,
Et de la rencontre premiere

Satacque à l'aparance fiere
 Du grand Rhete, qui repoussa
 De tel effort qu'il l'enfonça,
 Et mort estandu sur la place
 Empoudra sa sanglante face,
 Sans mille, auxquels pour s'aprocher,
 L'ame & le sang leur fist cracher.

Et c'est pourquoi pere indontable
 Cette vermine miserable
 Pour plus traistrement se vanger,
 Encor' aujourd'hui vient ronger
 L'espoir, & la vineuse attente
 Du gemmeux bourgeon de ta plante.

Aussi pour te vanger ie veux
 En faire vn sacrifice d'eus
 Dressant vn triomphe en memoire
 De la braue & gente victoire
 Comme iadis l'on sanglanta
 Le couteau du bouc qui brouta
 Le ver tandron de la ramée
 Du beau sep de ta vigne aymée.

Tu seras donc vif arraché
 Hors de la cocque, & embroché
 A c'est échallas pour trophée,
 Où pandra ta chair étouffée
 Dans la terre premierement,

Qui produist tel enfantement,
Et telle outrageuse vermine
Qui ronge la grappe Erboisine
Les armes ie les garderai,
Et puis ie les dirouillerai,
S'il te plaist pür servir d'augette
Ronsard, à tagente Alouette.
Ou (si tu le veus ramager)
A ton Roussignol passager
Qui d'une voi doucement rare
Pleure encor la couche barbare,
Loutrage, le tir inhumain
Que forfist la cruelle main
Du traître ravisseur Terée
Aux chastes feux de Cytherée.

f. iiij

GAYETE.



Ay vescu deux mois, en trois,
 Mieux fortuné que les Roys
 De la plus fertile Asie,
 Quand ma main tenoit saisie
 Celle, qui tient dans ses yeux
 Je ne sçay quoy, qui vaut mieux
 Que les perles Indiennes,
 Et les Masses Midiennes.

Mais depuis que deux Guerriers,
 Deux Soldars auenturiers,
 Par vne treue mauuaise
 Sont venus atrister l'aise
 De mon plaisir amoureux,
 J'ay vescu plus malheureux
 Qu'un Empereur de l'Asie,
 De qui la terre est saisie,
 Fait esclave sous la loy
 D'un autre plus vaillant Roy.

Las! si quelque hardiesse
 Enflamme vostre ieunesse,
 Si l'amour de vostre Mars
 Tient vos cœurs, allez Soldars
 Allez bienheureux gendarmes,
 Allez, & vestez les armes,

Secourez la fleur de lis:
 Ainsi le vineux Denys,
 Le bon Bacchus porte-lance
 Soit tousiours vostre defence.

Et quoy ? ne vaut-il pas mieux
 Nobles Soldars furieux,
 De coups éclaircir les foules,
 Qu'ainsin éfroyer les poules
 De vos sayons bigarrez:
 Allez, & vous reparez
 De vos belles cottes d'armes,
 Allez bienheureux gendarmes,
 Secourez la fleur de lis:

Ainsi le vineux Denys,
 Le bon Bacchus porte-lance
 Soit tousiours vostre defence.

Il ne faut pas que l'hyuer
 Vous engarde d'arriuer
 Où la bataille se donne,
 Où le Roy mesme en personne
 Plein d'audace, & de terreur
 Epouante l'Empereur,
 Tout blanc de crainte poureuse,
 Desus les bors de la Meuse.

A ce bel ceuvre, Guerriers,
 Serez vous pas les premiers?


Ah, que vous aurez de honte
Si vn autre vous raconte
Combien le Roy print de fors,
Combien de gens seront mors
A telle ou telle entreprise:
Et quelle vile fut prise
Par eschelle, ou par assaut,
Combien le pillage vaut,
En quel lieu l'infanterie,
En quel la gendarmerie
Heureusement à fait voir
Le exploitz de son deuoir,
Noble de mille conquestes:
Lors vous besserez les testes,
Et de honte aurez le tainct
Tout vergongneusement teint.
Et fraudez de telle gloire
N'oserez manger, ny boire
A l'écot des Tauerniers,
Ny iurer comme Sauniers
Entre les gens du village,
Mais portant bas le visage,
Et mal assurez du cœur,
Toujours vous mourrez de peur
Qu'vn bon guerrier ne brocarde
Vostre lacheté coiïarde.

Donc, si quelque honneur vous poingt
Souldars, ne cagnardez point,
Suiuez le train de voz Peres,
Et raportez à voz Meres
De vos victoires le bien:
Sans vous ie garderay bien
Vos Soeurs, allez donc gendarmes,
Allez & vestez les armes,
Secourez la fleur de lis,
Ainsi le vineux Denys,
Le bon Bacchus porte-lance
Soit tousiours vostre defence.

Fautes aperceües en l'impression.

Page.	Ligne.	
4.	3.	<i>asserée. Lisez acerée.</i>
6.	5.	<i>ciguale. l. Cigalle.</i>
6.	7.	<i>tendrons. l. tendons</i>
13.	15.	<i>m'en uoier. l. m'enuoier.</i>
24.	15.	<i>pnisse. l. puisse.</i>
15.	8.	<i>enuyé. l. ennuyé.</i>
18.	4.	<i>besse. l. baize.</i>
19.	1.	<i>feront. l. feroit.</i>
19.	10.	<i>Lacs. l. Latz.</i>
19.	13.	<i>selle. l. s'elle.</i>
19.	13.	<i>vouloir. l. vouloit.</i>
20.	7.	<i>plueſt. l. pleuſt.</i>
21.	8.	<i>promette. l. promettre</i>
23.	21.	<i>chez. l. chaire.</i>
24.	9.	<i>l'emprindre. l. l'empreindre.</i>
28.	21.	<i>sçarois. l. sçauois.</i>
31.	7.	<i>qui te redemandra. l. qui redemandera.</i>
31.	24.	<i>Imbret. l. Imbert.</i>
32.	3.	<i>en sa peine. l. à sa peine.</i>
34.	3.	<i>prigne. l. prene.</i>
44.	2.	<i>vouloir. l. voir.</i>
44.	7.	<i>Aubret. l. Aubert. Lig. 15. idem.</i>
48.		<i>en la marine. l. dedans la marine.</i>





Suyuant le privilege du Roy, octroyé a P. de Ronsard Normandois, Il est permis a Vincent Sertenas, & a Iean Dallier Marchans Libraires demourans à Paris, d'imprimer, ou faire imprimer la Continuation des amours dudiect Ronsard, iusques au terme de six ans finis & accomplis, à commencer du iour que ladiecte Continuation sera acheuée d'imprimer, Comme il appert par vn trāsport que lediect de Ronsard en a fait ausdiects Vincent Sertenas, & Iean Dallier.